

# SOCIETE EMMANUEL BARBIER

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES  
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT  
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

QUELQUES PRECISIONS	2
L'ABBE EMMANUEL BARBIER : IN MEMORIAM	3
A PROPOS DE LA METHODE	9
LES DIVERS PLANS DE L'ETUDE	11
DES NUANCES NECESSAIRES	14
LES RACINES PHILOSOPHIQUES DE LA CRISE CONTEMPORAINE	16
LA CRISE DE L'EGLISE ET SES ORIGINES	29
A PROPOS DE LA CONTRE-EGLISE ET DES DIFFICULTES POSEES PAR SON ETUDE	33

## SOMMAIRE N°1

## Quelques précisions.....

Le titre placé à la première page de ce bulletin se suffit à lui-même, et pour qui est au fait de ces questions nos intentions sont claires ; désirant toutefois éviter toute ambiguïté nous préciserons malgré tout deux points

Le premier porte sur la nature de notre groupement qui est une société et non une association : c'est-à-dire un corps qui rassemble un certain nombre de personnes unies par une véritable communauté de pensées et de travaux, non un centre de recrutement d'adhérents plus ou moins fictifs, différence qui implique un certain style et une certaine ambiance.

Les personnes qui désirent profiter de ces études peuvent souscrire un abonnement au bulletin de la société, et ceux des abonnés qui voudront apporter leur aide, notamment pour la diffusion, pourront le faire en prenant contact avec le secrétariat et en devenant correspondants.

La seconde précision a trait à l'abbé Barbier - Société..... Emmanuel Barbier : pourquoi ce patronage, pourquoi avoir pris comme modèle un Jésuite qui a quitté sa communauté et dont un ouvrage fut mis à l'Index ? Paradoxe, au premier abord, mais à y regarder de plus près démarche au contraire tout à fait logique et éclairante.

Car ce Jésuite a quitté la Compagnie pour pouvoir écrire contre la Révolution, la Révolution pénétrant dans l'Eglise au 19ème siècle, et son livre mis à l'Index étudiait précisément l'un des aspects de cette pénétration, le développement du Libéralisme sous le pontificat du Pape Léon XIII.

De sorte que l'abbé Barbier, même s'il n'est pas le seul à s'être penché sur ces questions en son temps, fut l'un des plus connus et il reste l'exemple et donc le modèle le plus typique de notre propre axe de recherches.

Est-ce à dire que nous remplirons nos pages de textes de l'abbé ou qu'il sera notre référence à chaque ligne ? Certainement pas, mais nous entendons poursuivre notre travail dans la ligne où il avait conduit le sien, faisant ainsi, du moins l'espérons-nous, ce qu'il aurait exécuter s'il avait vécu plus longtemps.

Plus de cinquante années se sont écoulées depuis sa mort, et le mal a eu tout le temps de progresser, prenant même un visage et des aspects que l'abbé n'avait pu qu'entrevoir, celui de la Révolution par en haut, par l'autorité.

De même a-t-il ignoré, par force, la subversion qui a déferlé après 1926, et qui a rendu les conditions du combat bien différentes de celles qu'il avait connues, et de plus en plus inégales en supprimant par divers moyens toute opposition sérieuse et ne laissant la parole et l'initiative qu'aux seuls révolutionnaires.

Pour fixer les idées et comme point de départ nous reproduirons dans les pages suivantes l'article que lui a consacré peu après sa mort un de ses confrères et meilleurs amis, l'abbé Boulin, sous la signature de Louis Duguet,

Il vient de mourir un homme qui faisait honneur à la conscience catholique, et, dans un temps meilleur; il eut appartenu à d'autres qu'à moi de lui rendre ce suprême hommage, auquel nous voudrions n'avoir à joindre aujourd'hui que nos larmes et nos prières.

Mais c'est à peine si nous avons appris ce deuil par quelques lignes banales de La Croix, et, depuis plus d'un mois, seul un article ému de Félix Lacoïnta, le 25 mars, dans l'Express du Midi, a payé le juste tribut de notre reconnaissance à cet admirable serviteur de la bonne cause. Qu'on pardonne donc à l'un de ceux qui, du moins, l'ont souvent approché, de tracer quelques lignes à sa louange.

Il cachait trop discrètement sa vie pour que nous puissions donner sur son intimité beaucoup de détails ; nos amis sont trop familiarisés avec son oeuvre pour qu'il soit nécessaire de la recenser par le menu ; on ne trouvera ici ni essai de biographie ni renseignements bibliographiques qui puissent longtemps contenter personne. Rien qu'un cri de douleur ! Mais c'est assez en attendant l'heure d'une plus complète justice.

L'abbé Emmanuel Barbier avait de qui tenir. Il naquit, en effet, le 5 mars 1851, à Poitiers, d'une vieille famille de robe dont les traces remontent dans les archives de la province jusqu'aux environs de 1590.

Son père, conseiller à la Cour d'appel de Poitiers, démissionna en 1880 pour protester contre les expulsions de religieux. Sa pieuse mère, elle-même issue d'une des plus honorables maisons du pays, partagea avec cet homme juste et craignant Dieu l'admirable tâche d'élever onze enfants, qui, tous, sont restés fidèles à ces grands exemples.

Nous avons plus particulièrement connu l'aîné, M. Edouard Barbier. Entré de bonne heure dans la magistrature, lui aussi donna sa démission au moment des décrets. Il était alors procureur au Mans ; il se fit inscrire comme avocat au barreau de Poitiers, où il occupa pendant plus de trente ans une situation hors de pair : toutes les congrégations persécutées l'ont eu alors pour défenseur. Il servit plusieurs fois à son frère lui-même de conseil au cours des difficultés et des procès que suscitèrent à l'abbé Barbier ses controverses. Il est mort, enfin, en 1915, entouré de l'estime universelle, laissant après lui trois enfants, dont un prêtre et une religieuse.

Emmanuel fut le quatrième à prendre place à cet édifiant foyer. Mais il le devait quitter un des premiers, car, à 18 ans, il entra dans le noviciat de la Compagnie de Jésus, et celle-ci le destinait à l'enseignement, où s'écoula la plus grande partie de son âge.

C'était par excellence sa vocation. Il était né éducateur, et cette période ne marque pas seulement le plus long effort de sa carrière, le trait est essentiel dans sa physionomie. Aussi, dès sa vingtième année, le voit-on sans surprise surveillant et professeur à la célèbre école de la rue des Postes. En 1885, à 34 ans, il est préfet de discipline au collège de l'Immaculée-Conception à Vaugirard. En 1888, à 37 ans, il devient recteur du très important externat Saint-Ignace, plus connu sous le nom d'externat de la rue de Madrid, et le porte au plus haut point de prospérité. C'est lui qui ouvre enfin, pour les petits, dans le quartier du Trocadéro, l'école Saint-Louis-de-Gonzague, devenu depuis un grand collège. Et nul d'entre ses élèves ou même d'entre leurs parents n'a certainement oublié ce jeune maître énergique et souriant, dont la taille, la voix, le port de tête, grâce à un brin de raideur qui n'excluait ni la grâce, ni la bonté, s'imposaient aux enfants comme aux hommes.

En 1895, surmené par tant de travaux, il obtient quelque répit. On l'envoie en Province, à Poitiers, dont le collège a besoin d'être relevé, et, en quelques mois, par manière de délassement, il rend à ce vieil établissement tout son éclat.

En même temps, il a su se faire une place en pédagogie. Un des ouvrages les plus marquants de cette période de sa vie est La Discipline dans les Collèges libres, brochure parue en 1884 et qui n'a cessé d'être considérée par tous les éducateurs comme un livre de chevet. Sa profonde piété n'attachait pas moins d'importance, cependant, à de petits livrets de dévotion, comme son Chemin de Croix ; et c'est à cette veine que se rattachent encore plus tard son Cours populaire de catéchisme, son Cours populaire d'Histoire sainte, sa Vie populaire de N.S. Jésus-Christ, son Histoire populaire de l'Eglise : autres délassements de son zèle et de ses angoisses, à l'autre bout de sa vie, en pleine guerre mondiale, après tant d'autres combats.

Ceux qui oublieraient et méconnaîtraient cet aspect d'une belle figure témoigneraient par là même d'une fâcheuse incompréhension de l'homme et du prêtre que fut l'abbé Emmanuel Barbier, grand animateur d'oeuvres et réputé directeur de consciences, d'un mérite et d'une vertu appréciés des meilleurs juges, avant qu'il eut tout exposé, pour l'amour de la vérité, aux iniquités de la polémique.

✠  
✠ ✠

Cependant, un autre versant de la vie s'était ouvert, passé la cinquantaine, à son activité. Contraint en 1901, par la loi sur les Associations, d'abandonner l'enseignement, le P. Emmanuel Barbier avait publié, sous le titre Mon Crime, une série d'allocutions de Collège destinées à éclairer son jeune auditoire sur la véritable portée de ces premiers coups dirigés contre l'Eglise ; et ces pages révélaient chez un auteur qui n'avait voulu être jusque-là que didactique ou édifiant, un tel talent de debater et de polémiste que ses supérieurs, en 1902, d'accord avec les évêques de la province, le désignèrent pour le poste délicat d'aumônier de l'A. C. J. F. de l'Ouest, ce qui pouvait paraître à tous l'aboutissement normal et le couronnement de sa carrière d'apôtre de la jeunesse. Or, bien que sa modestie et sa discrétion aient jeté obstinément le voile sur les embarras et les contradictions qu'il rencontra dans cette charge, il semble qu'elle ait été pour lui le motif ou l'occasion de demander sa sécularisation. Rupture qui déchira son coeur, mais qui s'imposait à sa haute conscience !

Car d'autres, vers le même temps, avec autant ou plus d'éclat, brisaient le même lien, à qui l'on a su ne pas en faire autant grief ou, du moins, ne pas tenir autant de rigueur, peut-être parce que leurs raisons du désaccord touchaient moins à un conflit intérieur de principes. Plus quam civilia bella ! Et ne plaise à Dieu que, sur cette tombe à peine fermée, nous allions rouvrir une aussi triste querelle.

Mais à l'encontre de tant de calomnies d'inexactitudes et de mensonges, multipliés à cette occasion, il est nécessaire de rappeler que le P. Barbier en personne a rétabli la vérité dans sa double plaquette : une explication qui n'aurait pas dû être nécessaire. C'est lui qui a demandé, avec instance, de sortir de la Compagnie ; on ne lui a accordé ce congé qu'après de flatteuses instances et en lui exprimant les plus justifiés regrets. En dépit de tout ce que d'inavouables notifs ont pu ensuite suggérer, non seulement à des publicistes mal informés, mais à certains de ses anciens confrères, la Compagnie tenait à lui, et non sans raison, comme on a vu, comme à un de ses membres aptes aux plus éminents services. Lui-même n'a cessé de garder à la Compagnie de Jésus un sentiment filial d'attachement, de gratitude. Et, s'il fallait y revenir, nous pourrions évoquer à ce sujet d'éclatants témoignages et dire de qui lui est venue, à l'heure des dissentiments les plus cruels, l'éminente attestation : "C'est vous qui êtes resté le vrai fils de saint Ignace !"

Sa retraite, en effet, ne devait pas demeurer longtemps inactive. A peine ouvert sur le vaste horizon de la politique religieuse, le clair regard de cet éducateur ne tardait pas à discerner le péril doctrinal et disciplinaire qui menaçait les jeunes âmes qu'il avait pris à cœur de guider. Son esprit juste et droit découvrait la formule, qui peu à peu s'imposerait à tous.

Ce furent, d'année en année, le Cas de conscience, Rome et l'Action libérale populaire, Les Démocrates chrétiens et le modernisme, et surtout l'admirable série contre le Sillon : Les erreurs du Sillon, Les idées du Sillon, Le Sillon, qu'a-t-il répondu ? La décadence du Sillon. Et il nous est permis aujourd'hui d'écrire que ces études ont préparé, d'une part, l'élaboration, sous le pontificat de Pie X, des nouvelles directions pontificales, d'autre part, la fulgurante condamnation de M. Marc Sangnier par la Lettre Notre charge apostolique.

Un malheureux, qui, avant d'apostasier, se vantait d'avoir, par une habile rapsodie, en dehors de cette mine inépuisable d'arguments et de documents, fourni la matière et les attendus de la sentence, a dû se taire devant l'évidence de son plagiat. Et sans doute les rancunes surexcitées par tant de clairvoyance et de courage ont trouvé une facile revanche.

Ce fut quand, en 1906, l'abbé Barbier publia, chez Lethielleux, Le progrès du libéralisme catholique en France sous le pape Léon XIII. Sérieux travail, indispensable à tous les historiens religieux de cette époque. L'abbé Barbier y avait mis toute son âme, et rien n'en a bougé depuis vingt ans. Mais le titre et quelques énoncés de thèse mettaient trop tôt et trop directement en cause le nom et la politique d'un Pontife à peine descendu du trône de Saint-Pierre. L'épigraphe prenait dans ces conditions figure d'épigramme, et l'heure de l'histoire n'avait pas encore sonné. Quelques hautes personnalités ecclésiastiques, blessées dans leurs préjugés les plus contestables, feignirent d'être atteintes dans leurs vénérationes légitimes. L'Index prohiba le livre prématuré et l'auteur, selon la formule, "se soumit humblement".

Même telle était la délicatesse ou, si l'on veut, la susceptibilité de ce grand coeur qu'il résista jusqu'à la fin aux suggestions de la plus haute autorité, qui, plus tard, moyennant le sacrifice de la couverture et de quelques expressions plus vives, le poussa à rééditer, en guise de réponse à de basses injures et presque en manière de réparation, ces deux volumes si lourds de réalités. L'abbé Barbier eut peur de paraître avoir demandé grâce, alors qu'il était sûr d'obtenir mieux un jour de l'impartiale postérité. Il préféra laisser dire à l'aise, contre lui, tout ce qu'on voulut, plutôt que de donner à croire qu'il n'était capable ni d'un sacrifice ni d'un silence pour l'honneur de la sainte Eglise.

L'épreuve, d'ailleurs, lui fut bonne, comme elle l'est à tous ceux qui l'acceptent d'en haut. C'est d'elle qu'est sortie la précieuse collection de la Critique du libéralisme, le chef d'oeuvre de l'abbé Barbier. Et l'on n'attend pas de nous que nous analysions la série de ces livraisons qui vont du 15 octobre 1908 à la déclaration de guerre. Il suffira d'un mot pour qualifier cet intrépide effort : son histoire reste indissolublement liée désormais à l'histoire, en France, du pontificat de Pie X, c'est-à-dire de la suprême tentative que nous ayons vue chez nous de restauration catholique.

L'abbé Barbier, dans l'oeuvre collective que le Pape proposait d'entreprendre, avait choisi d'instinct la part la plus périlleuse et la plus ingrate. Non pas, comme on l'a cru peut-être, par la pente d'un tempérament batailleur, excessif ou orgueilleux. Nul ne fut de goût moins aventureux, plus ennemi du tapage, moins capable de toute ambition, catégorique et ferme, mais toujours d'une égale humeur, indulgent pour ses pires adversaires ! Parfois négligé, si l'on veut, comme composition, sans prétention comme originalité théologique, il se contentait, parmi ces grands enfants que sont même les publicistes les plus réputés, de rappeler à l'ordre avec réserve des turbulences, des incompétences, des impertinences qui jamais ne lui ont pardonné. C'est tout, et c'est assez pour son éloge, ainsi que pour expliquer tant de haines retentissantes et tant de silences haineux ameutés encore autour de son cercueil.

C'est alors que j'eus l'honneur de devenir son collaborateur et son ami. L'Univers et la Critique se trouvaient en ce temps-là en désaccord. La Critique épousseta sans façon quelques-uns de mes articles de l'Univers. J'allai trouver le P. Barbier, que je ne connaissais pas, pour lui dire qu'à tout prendre, il avait raison, mais qu'il aurait tort, puisque j'étais le premier à reconnaître mes lapsus, de voir en moi un ennemi. Et c'est ainsi que j'appris à l'aimer.

Car, à la place du redresseur de torts revêché et bilieux de la légende, je trouvai l'esprit le plus ouvert, le conseiller le plus affable et l'ami le plus fidèle dont j'aie lieu de m'honorer. J'ai connu, vingt ans durant, ses peines, les réactions de son coeur devant les terribles vicissitudes de notre profession commune. C'est pourquoi il m'eut été dur de ne pas pouvoir dire nulle part quel respect, quelle admiration a su inspirer aux militants de ma génération cet aîné, qui portait si haut ses cheveux blancs, comme un soldat, mais dont le coeur était celui du plus patient débrideur de plaies : doux, exact et modéré, comme un chirurgien ou comme un juge, en face des pires explosions de l'erreur et de la haine.

Avant même son dernier numéro d'août 1914, le P. Barbier, c'est vrai, se sentait vieilli et découragé. En vain, quelques semaines plus tôt, nous avions vu de nos yeux, baisé avec lui de nos lèvres les précieux témoignages d'estime, d'affection, de remerciement que venait de lui accorder le pape Pie X. Il sentait que c'était encore trop peu, non pour lui, qui s'estimait personnellement comblé, mais pour une

cause dont les puissants ennemis croissaient chaque jour en audace, se réorganisaient dans l'ombre, préparaient la vengeance. Et il avait raison. La guerre a tout emporté, et Pie X, et les frères barrières qu'il avait hâtivement dressées contre dix invasions annoneciatrices du cataclysme final.

Le P. Barbier est mort de cette menace et de cette catastrophe. Seul, un sursaut d'énergie, domptant les angoisses de son cœur surmené, lui a permis de terminer la dernière oeuvre qui nous reste de lui comme son véritable testament spirituel : Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France, du concile du Vatican à l'avènement de S.S. Benoît XV (5 vol., plus un index, Bordeaux 1923). Testament dis-je, en dépit de ses proportions, et non pas "monument". Car il manque peut-être à l'auteur, sur tous les préliminaires de son histoire, l'information complète qu'on serait en droit d'attendre d'un annaliste de métier ; c'est ici plutôt une introduction utile et sommaire aux controverses d'un temps que le P. Barbier a connu d'une façon plus directe. Même, depuis 1900, il n'étudie guère que le côté des affaires qui a retenu davantage son attention, à savoir les diverses évolutions du catholicisme libéral et son orientation révolutionnaire sous le masque de la démocratie chrétienne. Il n'a ni touché aux infiltrations néo-païennes d'une autre école, ni même retenu ce qu'il avait entr'aperçu des infiltrations judéo-maçonniques dans la France catholique contemporaine. Délibérément, de même qu'il a voulu s'arrêter en 1914, il s'en est tenu à l'objet immédiat de ses recherches et de son expérience. Mais il serait inique et vain de lui en faire un grief. Chaque homme a sa tâche ici-bas, qui suffit à occuper sa courte vie. Le P. Barbier a bien rempli la sienne, et Dieu fasse que chacun d'entre nous accomplisse aussi scrupuleusement celle qui lui a été réservée !

#  
# #

Il est mort. Depuis plusieurs années déjà, il se savait perdu et envisageait l'imminence de sa fin avec un émouvant courage. Nous nous rencontrions de moins en moins, sauf au passage à Paris d'amis communs, d'anciens compagnons de luttes qui continuaient de le considérer contre son gré comme un maître toujours vert et sur la brèche, malgré ses 74 ans.

A la fin de 1924, il voulut encore nous ménager, 10, rue Ampère, en souvenir de nos tête-à-tête d'autrefois, l'accueil le plus intime, le plus chaleureux qu'il nous eût encore réservé, comme pour protester, par une délicatesse de son cœur, contre cette dispersion de la vie, avec ses changements incessants de situation et de fortune, imposé aux plus sincèrement attachés d'entre nous.

Mais, depuis deux mois, il ne se levait plus guère, sujet à des crises d'étouffements cardiaques qui torturaient ses nuits et ses jours. Trois semaines avant sa mort, lui-même réclama les derniers sacrements, et c'est le 22 mars enfin qu'il a pieusement rendu à Dieu son âme, qui a tant aimé ici-bas la justice et que le ciel, nous l'espérons, en a rassasiée.

Après une courte cérémonie à l'église Saint-François-de-Sales, sa paroisse, où il célébra si longtemps la messe, son corps a été transporté à Poitiers, où ses obsèques ont eu lieu le 26 mars, au milieu d'une nombreuse assistance, malgré l'abstention forcée de

tant d'amis qu'il était seul à connaître. Les cordons du poêle étaient tenus par le R.P. Troussard, de la Compagnie de Jésus, par M. l'abbé Pannier, archiprêtre de Montmorillon, ancien préfet des études au collège Saint-Joseph de Poitiers, par M. Montardy, président de l'association des anciens élèves du même collège, et par M. de Leffe, bâtonnier de l'Ordre des avocats du barreau de Poitiers. Le R.P. d'Ambrières, S.J., recteur actuel du collège Saint-Joseph, prit part également aux funérailles.

Ainsi, devant la mort, s'amortissent parfois tant de préventions qui rendent la vie pénible, et ce n'est pas ici le moindre présage de l'entière justice que la postérité catholique rendra infailliblement à la mémoire de ce grand homme de bien. Sans le mettre au rang d'un Veillot comme polémiste, ni d'un Pie X, que sa meilleure gloire sera d'avoir vaillamment servi à son rang, ceux qui viendront après nous, sauront, du moins, que le R.P. Emmanuel Barbier fut un des plus vaillants et des irréprouchables artisans de la renaissance religieuse dont peut-être il a salué en mourant l'aurore.

Seul, d'ailleurs, son esprit peut sauver le mouvement actuel, encore si tumultueux, du "péril des confusions et équivoques, auquel une oeuvre si difficile et si vaste ne peut échapper", pas plus aujourd'hui qu'hier, comme parlait récemment Sa Sainteté Pie XI ; et la Déclaration des archevêques et cardinaux de France a semblé l'écho de tant de courageuses campagnes, dirigées par lui, durant 25 ans, contre le fléau du libéralisme. Ainsi a-t-il défriché, et d'autres sèment ; mais ce n'est pas sans danger que ceux-là se montreraient oublieux ou ingrats à l'égard du pionnier intrépide qui, le premier, a creusé dans un sol rebelle, à travers les brouillards amoncelés par un siècle d'utopies, le véritable sillon où déjà pointe la promesse des moissons futures...

ROGER DUGUET  
(Abbé Paul Boulin)

Extrait du Bloc Catholique - mars/avril 1925.

## A PROPOS DE LA METHODE

La violence atteinte depuis une quinzaine d'années par la crise dont souffre l'Eglise a enfin ouvert les yeux d'un grand nombre de catholiques, et elle a contribué à ce que beaucoup se posent désormais les vraies questions et surtout le problème essentiel : comment la Révolution a-t-elle pu pénétrer à ce point au sein du Christianisme ?

A cette question nous ne prétendons point apporter une solution simple, car il n'y en a pas : mais cela même, dans la mesure où on le reconnaît, est un début de réponse, et c'est d'ailleurs la seule qu'il convienne de fournir au départ.

Cette complexité, qu'il faut admettre au préalable ne laisse pas de poser à son tour de nombreux problèmes de méthodes ; par là nous n'entendons pas seulement les difficultés communes à toute étude comme le seraient la recherche et la critique bibliographiques : il s'agit proprement de la méthode nécessaire pour ne pas esquiver la richesse de la matière et pour, au contraire, l'aborder simultanément dans ses différents plans et dans leurs interactions.

---

La méthode chronologique vient la première à l'esprit remonter le temps en passant des conséquences aux causes parait une solution séduisante, simple et aisée. En réalité elle offrirait trop d'inconvénients si on l'employait seule : les éléments de l'Histoire ne se succèdent pas comme les lettres de l'alphabet, ils sont reliés de mille manières, à la façon des différents appareils du corps humain ; ainsi telle carence qui se produit à un moment donné ne portera ses fruits que cinquante ou cent ans plus tard, lorsqu'elle coordonnera ses effets avec tel besoin nouveau ou telle situation nouvelle, indépendants d'elle.

C'est pourquoi à l'analyse chronologique nous associerons la notion plus synthétique de domaine : ainsi devant un défaut de formation philosophique nous tenterons de remonter le cours du temps en recherchant les divers manques en cette matière ; devant une déviation liturgique nous penserons à d'autres incompréhensions antérieures à d'autres déviations, même différentes, concernant le même sujet.

D'autre part l'historien peut parcourir le temps de deux façons, en aval et en amont ; selon les matières il pourra être plus intéressant de procéder en descendant et, notamment lorsque une question est déjà défrichée, il peut suffire d'en faire un simple exposé de rappel et non une analyse de recherche.

---

Une troisième notion importante est celle de seuil ou ce qui revient au même, celle de maturation : les mouvements au niveau collectif sont toujours lents et s'étalent sur des décennies avant de manifester leur vraie signification.

Notons en passant qu'il y a là une leçon lourde d'enseignement pour quiconque se soucie d'action, d'action réaliste bien sûr, car l'activisme ne se préoccupe guère de cela.

Cette maturation, cette nécessité d'un délai parfois assez long a des conséquences qui peuvent être graves : il n'est pas rare qu'entre sa racine et son aboutissement une entreprise puisse être détournée de sa direction propre ; ainsi du mouvement liturgique qui, de Dom Guéranger à Annibal Bugnini, s'est trouvé diamétralement inversé en un siècle.

C'est qu'entre temps se sont interposés une foule de problèmes qui ont contribué à fausser l'élan initial, de sorte que à une question semblable, le renouveau liturgique, la réponse de 1970 est devenue l'exact contraire de celle de 1870.

Ce travers nous ramène à ce que nous disions au début de ces lignes à propos de l'interaction des domaines. Ainsi dans le cas de la révolution liturgique il ne suffira pas d'examiner ses antécédents, la dégradation de la pratique liturgique dans les siècles qui l'ont précédé, ou la déformation janséniste, mais il sera indispensable de se pencher sur les mouvements parallèles qui l'ont influencé : la question sociale, la question politique et le ralliement aux formes révolutionnaires, l'évolution des études religieuses et notamment de l'exégèse biblique, les progrès de l'oécuménisme pratique, la montée au pouvoir des réseaux progressistes après la première guerre mondiale et surtout après la seconde, etc.

A cet égard, la crise liturgique, en dehors du fait qu'elle tient actuellement la vedette, est des plus intéressantes par le grand nombre d'éléments qu'elle a mis en oeuvre : car de même qu'elle a été pour bien des Traditionnels l'occasion du Non Possumus face à la Révolution, elle a constitué pour ses promoteurs l'opération qui devait faire franchir à l'ébranlement du catholicisme un point de non-retour décisif ; qui pourrait dire qu'ils n'ont pas atteint leur but ?

-----

Il résulte de toutes ces remarques que d'une façon générale notre travail ne pourra pas revêtir la forme d'un bel exposé synthétique qui prétendrait tout exposer en quelques pages, du genre "et voilà pourquoi votre fille est muette...".

Le plus souvent nous procéderons par examens parcelaires, ~~lueurs~~ jetées sur divers aspects de la question, tout en gardant la volonté de faire comme un arc-en-ciel complet de ce faisceau d'éclairages convergents.

Cette façon de procéder, la seule qui soit possible en fait, au point qu'elle ne résulte même pas à proprement parler d'un choix, risque d'étonner certaines personnes et, peut-être, de les décevoir. Nous leur demandons de faire l'effort d'entrer dans cette méthode : au début, sans doute, du fait du rythme forcément lent de nos travaux, cet effort sera important, mais par la suite lorsque les premiers résultats commenceront à dessiner un ensemble cohérent, chacun trouvera la récompense de sa patience.

## LES DIVERS PLANS DE L'ETUDE

Dans une étude historique comme dans l'examen d'un paysage la première démarche, et non la moins difficile, consiste à fixer les différents plans auxquels s'accrochera le regard.

Une fois chaque plan déterminé il est possible d'y appliquer avec plus de fruits son attention et l'on est soi-même étonné des résultats obtenus.

Face à la crise dans l'Eglise on est d'abord bouleversé c'est bien le moins, par tout un tohu-bohu d'informations, de journaux, de revues, de livres : nous ne sommes pas pour rien dans le monde des mass-média - Dans cet océan de nouvelles et d'échos cent fois répétés l'esprit ne trouve guère son chemin et finalement, faute de bien discerner les processus et les responsabilités, il s'accroche à cette certitude ; tout cela vient du Concile.

La formule est commode, elle est même vraie en partie mais elle n'est vraie qu'en partie, et celui qui s'y attacherait totalement, d'une façon exclusive, serait bien en voie de ne pas comprendre grand chose à la crise de l'Eglise : car derrière le premier plan du Concile Vatican II, "d'où nous vient tout le mal" se profilent de nombreux autres plans desquels le Concile lui-même tire son venin de sorte que connaître l'un sans connaître les autres serait passablement vain.

Si l'on remonte en arrière du Concile, qui est certainement l'axe de clivage des temps modernes, on distingue deux autres grands axes : la Renaissance (avec la Réforme) et la Révolution. Ce ne sont pas seulement des découpes dans le fil des siècles, mais des fractures dans la pensée et dans la vie des hommes, presque comme des ères géologiques.

Nous ne nous y arrêterons pas dans le cadre de cette brève introduction mais on peut déjà présumer que la Renaissance et la Réforme ont été le fruit des siècles qui les ont précédé, notamment des XIVe et XVe siècles, comme la Révolution a recueilli l'héritage des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Et de la même façon qui ne comprend que la situation actuelle est la fille des siècles passés, tout particulièrement du temps écoulé depuis la Révolution ?

A celui qui se penche sur le mouvement des idées dans le monde chrétien depuis près de deux siècles il est tout de suite évident qu'un élément domine les autres au point d'imposer à tous sa coloration, parfois, de les déformer : c'est le problème de la Révolution.

Dans le domaine qui nous intéresse plus particulièrement ce problème devient celui des rapports entre l'Eglise et la Révolution, et l'on aurait pu sans forcer la nôte intituler ce travail "de la Révolution au Concile" ; d'ailleurs nombre de chroniqueurs religieux, favorables à la cause révolutionnaire, l'ont eux-mêmes reconnu en disant que "le Concile c'était 1789 dans l'Eglise" ou encore que "l'Eglise avait fait sa Révolution d'Octobre".

En effet, rapidement, face à la guerre menée par la Révolution contre l'Eglise et l'Ordre chrétien, de nombreux catholiques ont prétendu répondre par la Conversion de l'Eglise à la Révolution : ce fut là, en ses diverses facettes et ses nombreux degrés que nous détaillerons peu à peu, le rôle ignoble du Libéralisme catholique.

Mais en ce temps-là l'enseignement hiérarchique, à défaut toujours de l'action, tenait encore bon, et l'erreur était reconnue comme telle et clairement condamnée.

Cependant vers la fin du XIXe siècle, devant les progrès croissants de la Révolution et l'affaiblissement corrélatif des forces catholiques, les cadres eux-mêmes fléchirent et la collaboration commença - Malgré tous les interdits, théoriques et pratiques, de la Hiérarchie, cette collaboration n'a plus cessé, emportant peu à peu des pans plus importants de la synthèse chrétienne, et passant ainsi de l'action politique au domaine social et finissant par s'attaquer au domaine religieux.

Un temps freiné sous le pontificat de Saint Pie X, cette corrosion a pris un rythme accéléré depuis la guerre de 1914-18 ; se sont alors créés ou mises au point, entre 1925 et 1945, une foule d'institutions diverses destinées à réaliser concrètement le passage à la Révolution, et dont l'action incessante a trouvé le début de son couronnement après 1958, le Concile ayant donné à cette action force de loi et ayant rendu comme illégale toute opposition réelle.

---

Voilà donc esquissés les multiples niveaux auxquels devra porter notre réflexion si elle veut être objective - car il ne sert à rien de dénoncer l'incendie, fut-ce à grands cris si on ne connaît pas qui a mis le feu, qui a fourni la flamme, qui a voulu tout cela, qui l'a pensé, et pourquoi ; alors seulement on peut espérer avoir fait le tour du problème ou du moins le situer correctement : il raterait pourtant encore à savoir pourquoi la matière était si inflammable...

Ainsi se trouvent définis les différents plans de notre étude : plus que le Concile lui-même, encore trop récent à bien des égards, les groupes qui l'ont préparé dans les divers domaines depuis cinquante ans au moins - les circonstances qui ont provoqué la naissance de ces groupes - enfin la problématique générale de l'Eglise et de la Révolution qui est sous-jacente à ces circonstances.

En effet, avant la Révolution dans l'Eglise, il y a la Révolution contre l'Eglise : et cela s'est déjà, et aussi, la Révolution dans le Christianisme, car c'est bien au sein de la Société chrétienne qu'est née et s'est longuement développée la Révolution avant de s'attaquer à l'Eglise.

C'est là une évidence si aveuglante que l'on ne pense pas toujours à en tirer les conclusions ni à se poser les questions qui s'imposent pourtant d'elles-mêmes : sur quel terrain miné, et par quelles maladies, a bien pu apparaître et fructifier le virue révolutionnaire ? Comment et par où s'est effondrée la synthèse médiévale ? Enfin comment s'est perduré, pendant quatre siècles, ce mélange de christianisme et de révolution si complexe précisément à cause de cela ?

Les racines de nos malheurs viennent parfois de fort loin et si le rationalisme moderne a pour père Descartes au XVIIe siècle il a aussi pour grand-père Guillaume d'Occam et quelques autres au XIVE siècle.

De la même façon il est frappant de constater que les groupes progressistes actuels copient encore plus volontiers les sectes hérétiques du XIIIe siècle que les protestants du XVIIe.

De son côté l'oeuvre d'un Teilhard de Chardin n'apparaît-elle pas comme une ressucée, habillée de frais à la sauce scientifique, des thèses gnostiques et néo-platoniciennes des tous premiers siècles de l'histoire chrétienne ?

Sur un plan voisin, si la Maçonnerie triomphe aujourd'hui où sa doctrine est si généralement répandue et acceptée qu'elle en accepte la "désoccultation", c'est parce qu'elle a su renouer, par-dessus la politiciaille rationaliste du XIXe siècle, avec l'esprit ésotériste et pseudo-spiritualiste des Rose-Croix du XIVE siècle.

---

Certes il n'est pas possible de tout étudier à la fois et dans l'énoncé de la méthode nous n'avons promis que des lueurs mais il est indispensable de ne jamais oublier les plans sous-jacents, ni dans l'analyse la plus partielle le mouvement d'ensemble ; c'est là que réside finalement la majeure difficulté de notre entreprise, difficulté d'autant plus grande que nous serons souvent contraints de mettre la charrue avant les boeufs en étudiant les conséquences avant les causes : tout au moins nous ne pourrons pas éviter un certain enchevêtrement d'éléments divers venus d'eux-mêmes en fonction des sources et des travaux de chacun.

Cette contrainte souligne l'intérêt qu'il y aurait à ce que des personnes nombreuses puissent s'associer à ce travail chacune selon ses talents, pour lui faire atteindre rapidement un stade explicatif suffisant. Nous y reviendrons.

P. R.

## DES NUANCES NECESSAIRES

Une description rapide est fatalement amenée à négliger les nuances, un peu comme on ne s'intéresse qu'à la résultante des forces dans un problème de mécanique ; mais l'étude détaillée, elle, devra rétablir les nuances sous peine d'injustice et, plus encore, d'incompréhension.

Lorsqu'on dit que telle organisation a eu pour rôle de faire pénétrer la Révolution dans l'Eglise, on estime le résultat et la fonction dans un mouvement d'ensemble.

Mais il faut bien se garder de juger uniformément des personnes et même des actions ; cela n'est pas toujours facile car chez les personnes et dans leurs actions on rencontre une infinité de degrés, mais c'est indispensable car précisément c'est par la connaissance de cette diversité que l'on peut atteindre le réel.

L'habituelle notion de bonne foi qui introduit cette différence n'est pas simple dans le cas qui nous intéresse et elle ne répond pas uniquement aux critères ordinaires ; essayons donc de dégager ceux qui conviennent en notre matière.

Lorsque dans un domaine donné, la question sociale, l'apostolat, la liturgie, la catéchèse, etc, certains hommes ont voulu modifier la ligne de l'Eglise et s'y sont attelés concrètement, la formation de chacun d'entre eux et leur motivation aussi pouvaient être très différentes.

Essayons quelques degrés.

Il y a bien sûr le modernisme fiéffé : cela est certain puisqu'on en connaît - mais le cas n'est peut-être pas aussi fréquent qu'on serait tenté de la croire (surtout dans les années antérieures à 1940) et de toutes façons il est généralement difficile à établir : il faut donc éviter de tout expliquer par là, d'abord parce qu'on n'aura pas de preuves, ensuite parce qu'on se fermera les yeux sur la vraie réalité : car les responsables existent, mais ils sont souvent autres pour une bonne part.

Il y a ensuite le progressiste : c'est-à-dire celui qui sans nier l'objectivité de la foi chrétienne adhère aussi à la religion du progrès et pense que l'Eglise doit faire de même. En matière politique, adopter 1789, qui n'est d'ailleurs reconnu que sous un certain aspect (nous verrons un jour quel drame immense et mystérieux se cache derrière cette myopie). En matière sociale adopter la doctrine du jour, le libéralisme puis le socialisme. En matière proprement religieuse, diminuer plus ou moins fortement le transcendant pour exalter l'homme individuel et surtout collectif, ce qui se retrouve tant à l'intérieur de l'Eglise que dans les rapports avec les autres groupes religieux.

Il y a ensuite le libéral : qui regrette plus ou moins l'évolution de la société mais qui pense qu'il faut s'y adapter et se mouler sur elle : l'Eglise entre autres ; cet homme ressemble beaucoup au progressiste extérieurement, mais intérieurement il n'est pas le même, le coeur n'y est pas, il suit le Progrès comme les écrevisses, à reculons.

Il y a enfin l'homme zélé, perdu mais zélé ; il n'y a peut-être rien de plus grave que le zèle - La Fontaine a déjà rendu célèbre le pavé de l'ours. Au sein du christianisme il est très triste, poignant même, de contempler la foule des hommes de bonne volonté, de bonne foi, zélés, dévoués parfois jusqu'au dernier sacrifice, mais dont l'intelligence mal éclairée et guidée par des maîtres eux-mêmes "tordus" les a conduit à chercher le bien de l'Eglise dans des voies hasardeuses et souvent criminelles.

Il y a aussi, sur un plan un peu différent, le fonctionnaire : c'est-à-dire, celui qui ne veut pas d'histoires, et qui pour cela est prêt à tant adopter, même ce qui heurte le sens chrétien. Celui-là est légion, il constitue l'infanterie des médiocres et des tièdes, et dans la situation présente, en matière liturgique par exemple, c'est le cas de cette majorité de prêtres qui pratiquent sans enthousiasme la messe de Paul VI, alors que chaque jour ils en constatent la malfaisance croissante.

-----

C'est de la convergence, de la co-action de toutes ces catégories d'hommes, et de bien d'autres catégories intermédiaires, qu'est faite l'avancée de la Révolution dans l'Eglise, et si on veut bien la comprendre il faut voir la part de chacun dans l'effort commun.

Ainsi, lorsque l'on parle de complot moderniste, il est vrai qu'il y a eu des conjurés, mais il n'est pas certain que leur nombre ait été très important ; et d'ailleurs par nature une conjuration ne peut pas rassembler de grands effectifs sous peine de se transformer en secret de polichinelle.

Par contre une conjuration peut très bien faire collaborer à son oeuvre une foule d'hommes qui croient suivre chacun leur objectif propre, et dont un grand nombre sont de fort braves gens : ce sont même les plus précieux à la cause subversive occulte.

Dans le cas du complot moderniste dans l'Eglise il est évident que tout un enseignement progressivement frelaté a été véhiculé par des structures, séminaires et universités, encore catholique, et que à la fin du processus on se trouve devant un enseignement carrément hérétique, assuré par des cadres soigneusement recyclés : au départ un noyau de modernistes, à l'arrivée une foi quasi universellement déviée, entre les deux un corps ecclésial dévoué mais inconscient du processus auquel il était soumis et le subissant graduellement.

C'est à ce niveau que se situe la vraie difficulté pour l'étude car on ne passe pas sans transition du blanc au noir : il faut toutes les subtiles nuances du gris.

AUX RACINES PHILOSOPHIQUES  
DE LA CRISE CONTEMPORAINE

Arrivé à ces pages du bulletin le lecteur n'a guère besoin d'explication particulière sur l'intérêt, l'absolue nécessité de fondements philosophiques solides.

La philosophie n'est pas seulement un département des études, secondaires ou universitaires ; elle est aussi, et pour beaucoup d'hommes uniquement, cette conception du monde et des rapports de l'homme avec le monde qui sous-tend toutes les activités humaines, qui par conséquent les asseoit dans le réel, ou au contraire les propulse dans les nuées.

C'est pourquoi il est impossible de faire l'histoire de la Crise sans commencer par les fondements philosophiques de cette crise, que l'on doit considérer à la fois dans leurs principes intellectuels et dans leurs développements historiques.

Cet article qui brosse un rapide panorama de la question vise à poser le problème qui sera repris souvent par la suite au cours des prochains numéros.

S.E.B.

-----

Ce bulletin se veut une continuation des travaux entrepris au début de ce siècle par l'abbé Emmanuel Barbier : qu'il nous soit permis d'inscrire également cette rubrique dans la ligne des travaux effectués, à la même époque, par l'abbé Julien Fontaine.

Nous serions d'ailleurs reconnaissants à nos amis de nous adresser, au fil de leurs recherches, les ouvrages de l'abbé Fontaine, dont nous fournissons quelques titres, parus à ce moment-là : "Les infiltrations protestantes et le clergé français" (Ed. V. Rétaux, 82, rue Bonaparte - PARIS (Ed. Téqui) ; "Les infiltrations kantiennes et protestantes et le clergé français" (même éditeur) ; "L'irréligion contemporaine et la défense catholique" (Ed. Delhomme et Briguet) ; "L'erreur capitale du clergé français et la liberté d'enseignement : réponse ) M. l'abbé Sarilhe" (Ed. Savaète).

Il va de soi que cet appel concerne aussi des ouvrages ou articles d'autres auteurs, parus en FRANCE ou ailleurs, hier comme aujourd'hui, Nous savons qu'il en est qui sont consacrés aux modifications apportées à la pédagogie et aux programmes scolaires par les Jésuites, lors de la fondation de leurs collèges, sous l'influence de l'humanisme de la Renaissance et, en fait, du protestantisme libéral, comme d'autres sont consacrés à l'étude du même phénomène de désacralisation dans les arts sacrés.

Rien donc de limitatif ici.

"Nous réprouvons à nouveau ces doctrines qui n'ont de la vraie philosophie que le nom, et qui, ébranlant la base même du savoir humain, conduisent logiquement au scepticisme universel et à l'irréligion. Ce nous est une profonde douleur d'apprendre que, depuis quelques années, des catholiques ont cru pouvoir se mettre à la remorque d'une philosophie qui, sous le spécieux prétexte d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue et de toute illusion, lui dénie le droit de rien affirmer au-delà de ses propres opérations, sacrifiant à un subjectivisme radical les certitudes que la métaphysique traditionnelle (1) consacrée par l'autorité des plus vigoureux esprits, donnait comme nécessaires et inébranlables fondements à la démonstration de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, de la réalité objective du monde extérieur. Il est profondément regrettable que ce scepticisme doctrinal, d'importation étrangère et d'origine protestante, ait pu être accueilli, avec tant de faveur, dans un pays justement célèbre pour la clarté des idées et pour celle du langage".

LEON XIII in Encyclique au clergé  
de FRANCE - 8 Septembre 1899.

S'il nous est un grand honneur d'ouvrir cette Rubrique que d'autres que nous sont appelés de tous nos vœux à remplir de leurs travaux, et dont l'esprit se dégage du texte de Léon XIII, mis en exergue, nous en sentons tout le poids, car il ne s'agit plus de se fixer, pour soi-même, un cadre de travail, mais d'élargir celui-ci au point de solliciter une collaboration de tous à quelque spécialité qu'ils appartiennent et quelle que soit la nature de leur culture, religieuse ou profane.

Le cadre est immense. Il inclut toutes les disciplines voire toutes les activités humaines, du fait qu'il s'agit de dénoncer l'avènement et la propagation, moins d'une philosophie au sens propre, que d'un mode de connaître et de penser qui altère l'intelligence et le cœur et qui, imposé depuis plus d'un siècle à toute l'humanité au gré d'une planification planétaire des programmes scolaires (2), détourne l'intelligence de son ordre, puisqu'il répudie les principes premiers,

---

(1) Celle d'Aristote et de S. Thomas.

(2) Il est frappant de constater que les programmes scolaires qu'il s'agisse de l'enseignement des mathématiques et des sciences (ce qui va de soi), mais aussi de l'enseignement de la philosophie, lequel ne traite que du cartésianisme et des doctrines idéalistes ou matérialistes qu'il enfante, sont identiques à Moscou, Paris, Londres, New-Delhi, Nairobi ou Washington etc. et que les établissements catholiques d'enseignement, lorsqu'ils sont autorisés, sont astreints à professer le même programme que dans les établissements d'Etat, la même philosophie et son principe réducteur de connaître et de penser, en sorte que toutes les intelligences sont conduites logiquement à accepter les théories et les doctrines qui en procèdent.

communs à l'être et à la pensée (1) et détruit en elle le sens du réel et le sens de la finalité. (2).

Cette manoeuvre se pare d'un double prétexte ; sous le couvert de l'universalisme de la technique et de la science, elle donne la priorité au quantitatif et met en oeuvre des catégories conceptuelles et une méthode mathématique conçues comme unique moyen de comprendre le monde de façon objective, et dans le but d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue, de tout "apriori" comme l'on dit à la Sorbonne aujourd'hui elle pose la raison humaine comme la raison absolue, afin de lui faire rejeter comme irrationnel, donc inexistant, tout ce qui est au-delà de ses opérations.

Comment s'étonner que ce mode réducteur de connaître et de penser, ainsi inoculé à toutes les intelligences, quel que soit le degré de leur puissance spéculative, ait engendré un consensus omnium hostile, par essence, à la "droite" pensée, qui, par la pression sans précédent qu'il exerce jusqu'au sein du clergé, ébranle l'Eglise et attente à la doctrine catholique?

Il n'est pas d'autre origine à la crise que traverse la communauté de foi catholique ni à cette impuissance du dernier concile de Vatican à la juguler, puisque, malgré la réduction de son objet, par son promoteur le Pape Jean XXIII, il dut ratifier, sous prétexte de ne pas se séparer du monde, une nouvelle pédagogie de la parole et du geste, dans laquelle tout élève de la terminale est capable de reconnaître l'emprunt de ses postulats à "ces doctrines qui n'ont de la vraie philosophie que le nom", et dont les gens d'Eglise s'autorisent journellement pour multiplier, à destination des clercs et des laïcs, des articles, cours et traités d'Apologétiquequi,...

---

(1) Ne serait-ce que le principe d'identité ou de contradiction et le principe de causalité ou de finalité : le premier étant nié au profit de "la négation de la négation", bref de la dialectique hégélienne ou marxiste ; le second au profit d'une causalité qui ne désigne plus qu'un "réseau de relations" dont les supports perdent toute consistance, puisque l'objet, "vidé de toute masse solide et substantielle", n'est conçu que comme un "noeud de phénomènes, d'une part, et de l'autre d'une logique de type "relationnel" ne portant plus sur des êtres (ontologie), mais sur des relations, sans sujet ni matière, bref n'exprimant que des rapports et des fonctions. Ainsi n'affirme-t-on d'intelligibilité du réel que l'intelligibilité mathématique - ce qui est réduire l'intelligibilité universelle du réel à l'une de nos constructions mathématiques, et en fait ériger les mathématiques en métaphysique : "Tout ce qui ne peut se mettre en équation, tout ce qui résiste à la mesure et ne se laisse pas couler dans les formules mathématiques est non avenue, voire simplement inexistant".

(2) C'est non seulement interdire la métaphysique, mais aussi fonder en l'intelligence les conditions de l'aliénation mentale - celle-ci n'étant pas autre chose que l'abandon, la perte de la notion du réel et de la notion de causalité qui s'y rapporte.

...tant sous l'aspect philosophique et théologique, que sous l'aspect exégétique, sont en contradiction radicale avec la foi et l'esprit catholique (1).

Ceci permet de comprendre que la crise qui ébranle l'Eglise n'est autre qu'un conflit entre la foi et la raison. Par là, s'en révèle le néant, car un tel conflit est insoutenable parce que rationnellement inconcevable : la vérité est une, l'absurde n'est pas et ne saurait être, Des conflits de faits se sont produits au cours de l'histoire, et celui qui nous étreint, malgré son intensité, puisqu'il mobilise, pour la première fois, non seulement tous les membres de l'Eglise mais jusqu'à l'humanité entière, n'est pas le premier.

Ainsi donc quelles que soient les souffrances, qu'ils engendrent, dans les têtes et les coeurs, ce sont qu'en le veuille ou non, de pseudo-conflits, seulement phénoménaux, pourrait-on dire, apparents et illusoire, qui ne trompent que ceux qui les fondent et ceux qui, par faiblesse d'esprit s'y prêtent, car ce que la raison humaine peut opposer vraiment à la révélation et à la foi qui en découle ne saurait être fondé. Ce ne peut pas "La vérité rationnelle ne contredit pas la vérité de la foi catholique" (S. Thomas). Foi et raison, en effet, viennent de Dieu ; elles ne sauraient donc s'opposer, se contredire réellement.

Si le phénomène se produit, c'est que la raison, et la raison seule, s'est détournée de son ordre. C'est dire qu'il ne peut y avoir là que sophisme plus ou moins habilement déguisé qu'il est du devoir du penseur catholique, au plan de sa spécialité, de dénoncer et de résoudre (2) - et s'il ne parvient pas à le résoudre hic et nunc, c'est alors que la comme fidélité trouve à s'exercer, par delà le "discursus".

Hélas, par sujétion au mode de reconnaître et de penser universitaire, lequel participe d'une divinisation de la raison humaine, donc d'une option, d'une "foi" contre la foi, nombre de laïcs et de clercs n'ont pas cette humilité d'esprit. Mieux, consciente du conflit entre la foi et la raison, qui brise l'unité de la communauté de foi, mais dont ils se réjouissent sous le fallacieux prétexte qu'il est "une preuve de la vitalité de l'Eglise, non seulement ils ne dénoncent pas le sophisme comme sophisme, mais ils s'évertuent à réduire la Foi au dénominateur du mode de connaître et de penser qui a élaboré le sophisme (3) - C'est un crime envers l'intelligence humaine ; c'est un blasphème contre Dieu - alors qu'il est d'Eglise de préserver de toute scorie et la foi et la raison, puisqu'elles nous sont un don de Dieu.

---

(1) Ce sont de véritables poubelles ! On y trouve pêle-mêle Kant, Hegel, Nietzsche, Marx, Freud, Levy-Bruhl, Heidegger, Piaget, Kierkegaard, Teilhard de Chardin, Bachelard, etc. Le tout arrosé de quelques gouttes de thomisme, sans doute pour faire "catholique".

(2) Puisque la foi s'appuie sur la Vérité infallible, et qu'en ne peut démontrer que le vrai soit contraire au vrai, il est évident que les arguments qui sont éllégués contre la foi ne constituent pas de vraies démonstrations, mais seulement des sophismes à résoudre" (S. Thomas in S. Théol. Ia, q;1; arti.&).

(3) Voir appendice N°I

Nous n'eussions pas sans doute accepté d'ouvrir cette rubrique si plusieurs raisons n'avaient milité en ce sens :

D'une part nous nous sentons redevables à l'égard de ce cercle d'amitié qui, aux lendemains de la guerre, s'est constitué au gré des correspondances, entretiens et visites réciproques avec, pour ne citer que les disparus, Henri Massis, Louis Jugnet, Henri Rambaud, l'abbé Paul Grenet, Marcel Flichy.

D'autre part nous avons suivi, avec angoisse la montée des périls et nous avons dénoncé, partout où il nous était autorisé d'être écouté, son mécanisme et sa fatalité ; et cela nous l'avons fait en parfaite communion d'esprit et de cœur avec les allocutions, brefs, bulles, encycliques qui, ne serait-ce que depuis le début de ce siècle, se sont multipliés pour nous exhorter à refouler les doctrines "modernistes" (1) comme les appela Pie X, et à nous former "selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur Angélique".

C'est d'ailleurs ce que prescrit le Code de Droit Canonique, toujours en vigueur, qui fait un droit strict aux maîtres ecclésiastiques (2) de s'instruire et d'enseigner la philosophie de St Thomas ; cette philosophie est toujours la philosophie de l'Eglise, rappelait Pie XII à ceux qui la considèrent "dépassée" et même "enterrée", pour se dispenser de l'étudier ou pour la "corriger" selon les principes de telle ou telle philosophie du jour.

Enfin ultime raison, c'est un fait d'histoire que ces avertissements solennels, ces injonctions paternelles ne furent pas pris en considération suffisante par l'ensemble du clergé et des fidèles, et même furent combattus par nombre de revues et jusque dans les Instituts catholiques et nos grands séminaires. Bref, le danger qu'encourait l'intelligence et, partant, la culture profane elle-même, et non seulement l'orthodoxie, comme le soulignait Léon XIII dans l'Encyclique Aeterni Patris, ne fut pas perçu. De là, cette indifférence, cette incompréhension se muant en hostilité à l'égard de la restauration thomiste, au bénéfice de l'adoption de "doctrines qui n'ont de la vraie philosophie que le nom".

---

(4) Méfions-nous d'un contresens à propos de "modernisme, moderniste". Lorsque Pie X utilise, ces termes il ne fait que se référer à l'histoire. A partir du début du XIV<sup>e</sup> siècle, pour refouler le thomisme, les tenants de l'augustinisme ne s'en tinrent pas à l'augustinisme orthodoxe. Pour élaborer leur "néo-augustinisme", ils n'utilisèrent que les théories platon-augustiniennes réfutées et rejetées par le thomisme, et déclarèrent ouvrir et fonder ainsi une "via moderna", une "philosophie modernorum", laquelle engendra bientôt le protestantisme "orthodoxe" et le protestantisme "libéral", dont la fusion, au gré du cartésianisme, fondera la philosophie protestante : Kant, Fichte, Hegel, Marx, etc. - celle-là même que l'on impose dans tous les programmes scolaires.

(2) Le Serment antimoderniste imposé par St Pie X et supprimé par Paul VI, étendait ce droit à tous les penseurs et maîtres catholiques.

Ce glissement des gardiens de la foi et de la raison et, par là, des fidèles sous l'hégémonie de ces doctrines "d'importation étrangère et d'origine protestante" (1) est certes dû à la pression du rationalisme universitaire, imprimé dans toutes les têtes. Mais cette pression, tout comme ce rationalisme, n'est pas de génération spontanée.

On oublie trop souvent que la Réforme, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, a soustrait la moitié de l'Europe occidentale (les pays scano-germans et les pays anglo-saxons, alors qu'ils vont se lancer à l'assaut des mers), non seulement à l'obéissance du Pape mais aussi à la scolastique, fondée "selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur Angélique".

La Réforme n'a pas seulement agi dans le domaine religieux et ecclésiastique, mais aussi dans ceux de la morale et de la politique et, bien évidemment, dans l'ordre de la pensée scientifique et dans celui de la pensée philosophique, au point d'être à l'origine de "la société de consommation", parce qu'en fait, ayant fait dévier la civilisation chrétienne, au sens catholique, de sa finalité en la vidant de ses principes, elle a enfanté une civilisation fondamentalement prométhéenne, dans laquelle l'humanité risque de périr.

---

(1) Répétons-le, la conséquence de cette sujétion est d'engendrer dans les intelligences le refus de la logique, au sens droit ici, au nom du nouvel esprit scientifique, au profit de la logistique, laquelle, comme l'écrit Maritain (Petite Logique - Ed. Téqui), "se propose de dispenser de penser, d'éviter les opérations rationnelles, et proprement logiques, et de supprimer toute difficulté par le raisonnement par l'algèbre", lequel serait inné, selon Descartes, vu qu'il n'est, pour lui, d'intelligibilité du réel que l'intelligibilité mathématique ; et, là, au nom du nouvel esprit philosophique, au profit de la dialectique (hégélienne ou marxiste), laquelle, à son tour, "se propose de dispenser de penser", puis qu'elle se fonde sur ce postulat que le changement, l'évolution est un fait premier, en sorte, d'une part, que l'essence vraie des choses est leur changement même leur remuement continu, perpétuel d'un contraire à l'autre, ce qui exige, d'autre part, que la raison sous peine d'"hypostasier l'être et le néant, la qualité et la quantité, la cause et la fin", "comme le fait la logique de sens commun (Aristote et S. Thomas), qui distingue, sépare et, en définitive, immobilise tout" doit être "comme l'existence, dialectique" : "La pensée ne peut comprendre l'existence dialectique que dans la mesure où elle est également dialectique" - doit se faire "dialectique" pour être le réflet de ce flux perpétuel ou s'identifie le vrai et le faux, l'être et le néant". Tel est le rationalisme à logique bicéphale que l'on imprime aujourd'hui dans toutes les têtes. Ne nous étonnons pas, puisqu'il "se propose de dispenser de penser", du confusianisme universel dans lequel nous sommes plongés.

Les historiens distinguent entre ce qu'ils appellent le "protestantisme orthodoxe", promoteur des Eglises séparées, généralement nationales ou plus ou moins liées au pouvoir séculier, et qui se rattache à Luther, Zwingli, Calvin, et relève d'un courant mystique chrétien, et le "protestantisme libéral" qui a pour pères Castellion, Erasme, Socin, et participe, quant à lui, d'un courant profane, "humaniste", en ce sens qu'il se présente comme en continuité avec la culture gréco-latine antérieure au christianisme, cependant étêtée de l'aristocratie, comme l'avait fait la Renaissance. C'est ce protestantisme "libéral" qui, parce que dénué de tout mysticisme, serait parvenu, au plan social et culturel, à substituer à l'idéal médiéval d'un univers centré sur Dieu celui d'un univers centré sur l'homme.

Pour exprimer la spécificité de chacun de ces mouvements réformistes, les historiens ont coutume d'écrire que le protestantisme "orthodoxe" a pour principe formel l'autorité de l'Esprit-Saint dans et par les Ecritures et, pour principe matériel, la justification par la foi seule : c'est le fidéisme, alors que le protestantisme "libéral" a pour principe formel "le libre examen" - "la libre pensée" - placé au-dessus de toute autorité extérieure à la raison individuelle, y compris celle de l'Ecriture et celle de Dieu : c'est le rationalisme, au sens de naturalisme.

C'est omettre que ces deux mouvements réformistes enveloppent dès le départ, un même principe, le principe individualiste, et cela parce qu'ils ont un fondement commun, à savoir ce "néo-augustinisme" construit par réaction contre le thomisme, à partir des théories plato-augustiniennes réfutées par S. Thomas (1).

Le franciscain Duns Scot en est le premier maître d'oeuvre (2), lorsque, soucieux d'élaborer une théorie de la connaissance et une philosophie de l'être, capables d'évincer des mémoires celles de St Thomas, il joue avec une subtilité inégalée de l'analogie et de l'équivoque quand il objecte, et de l'analogie et de l'équivoque quand il décide, et fonde ainsi une métaphysique sur la logique rationaliste puisqu'il considère que "nos conditions de la connaissance intellectuelle définissent les conditions de la réalité". Son univocité vient de là.

---

(1) Voir appendice II

(2) Voir appendice III

Il soulève à nouveau "le problème des Universaux" et provoque, pour le résoudre, l'option nominaliste, laquelle implique le rationalisme et l'empirisme, et va engendrer, ici, un mysticisme irrationnel et panthéiste, avec maître Eckhart, et là, un rationalisme intempérant, dont Descartes ne sera qu'un continuateur. En sorte que lorsque Descartes affirme qu'il n'y a de réel que ce que notre entendement conçoit et tel qu'il le conçoit et fait, ainsi, de la raison individuelle "La mesure de toutes choses", il renoue avec Luther, lequel n'avait de la raison individuelle que la mesure des dogmes catholiques et des Ecritures. (1) /fa:

Quelle que soit la nature de ces mouvements, ils sont nés du "néo-augustinisme" et conjuguent, sous toutes les formes le principe individualiste, car, par leur origine commune, ils posent, plus ou moins explicitement, la souveraineté absolue de la raison individuelle ou en créent les conditions. Or affirmer la souveraineté absolue de la raison individuelle, c'est mettre l'homme en hostilité par rapport à Dieu et par rapport à l'homme, et c'est ainsi créer les conditions qui vont provoquer la dissolution de l'ancienne société, puisque c'est en répudier les principes directeurs : ici, le principe directeur du nombre en multitude ordonnée en vue du "bien commun" (lequel n'est nullement l'intérêt général", qui est une notion propre au protestantisme "libéral" et, en vérité, vide de sens, car il est autant d'"intérêts généraux" que d'intérêts particuliers de même nature - d'où leur fatale opposition) - c'est la royauté, et, là, le principe directeur du nombre en communauté de foi en vue du salut individuel - et c'est la papauté. Déjà, le lutheranisme avait détruit l'ancien ordre social, religieux, moral, économique et politique dans les pays où il s'était implanté, maintenant le cartésianisme avec ses trois mamelles l'idéalisme, le matérialisme et l'algèbrisme, universalise cette destruction : c'est "la révolution permanente". C'est l'histoire contemporaine.

H.P (8 sept. 1977).

---

(1) Qu'il s'agisse de Luther, lequel - avant même l'affaire des Indulgences - répudie toute autorité en toutes matières mais plus singulièrement en matières religieuses, et réclame de juger des dogmes et de la Tradition de l'Eglise, selon sa seule raison, ou qu'il s'agisse de Descartes, lequel déclare ne vouloir "recevoir aucune chose pour vraie qu'il ne reconnaisse, par lui-même, être telle", le rationalisme est enclenché et nous, en lui-même, le fidéisme et le rationalisme, l'un et l'autre plaidant pour une seule existence, celle de l'esprit pur, celle du "moi".

## APPENDICE I

... Non seulement nombre de laïcs et de clercs ne dénoncent pas le sophisme universitaire comme tel, mais ils s'évertuent à réduire la Foi au dénominateur du mode de connaître et de penser qui a élaboré le sophisme.

Curieuse manière, pour éteindre le conflit, que celle de soutenir les arguments de l'adversaire ! Certes, emportés par le climat intellectuel de notre époque et par des gens d'Eglise qui se plaisent à s'en imprégner, les penseurs catholiques sont à ce point imbus des vérités "construites" au fil des théories profanes, qu'ils témoignent d'un complexe d'infériorité à l'égard des vérités de la Révélation, bref des dogmes fondamentaux du christianisme - comme si la position fondamentale du catholique reposait sur l'état actuel des recherches profanes ! Ces recherches n'ont cependant pas pour objet la vérité puisqu'elles n'acceptent de réel que ce que la pensée pose comme tel - ce qui est soutenir que la vérité est la conformité de la pensée, non avec le réel, mais avec elle-même : c'est la négation de la vérité objective et, par delà, de la Vérité Première, laquelle est objective puisqu'elle n'est autre que Dieu lui-même : la Vérité plénière et l'Etre plénier sont une seule et même chose, Dieu - ce qu'avaient déjà reconnu Socrate Platon et Aristote.

Se refusant à reconnaître que les sophismes actuels ont pour agents des scientifiques, historiens, philosophes qui proposent de simples hypothèses comme des certitudes acquises, alors que, dans le meilleur des cas, celles-ci sont et seront toujours des "possibles", ou même des assertions objectivement fausses comme des exigences de la science ou de la philosophie (mécanisme atomique ou non, déterminisme-indéterminisme "scientifique", évolutionnisme naturaliste, hylozoïsme à la Bergson ou à la Teilhard, exégèse à la Hegel ou à la Renan, etc.) nos penseurs catholiques n'ont de cesse d'élaborer, jour après jour, un "concordisme" entre ces "vérités construites" et la vérité du Christ et la vérité de la Tradition de l'Eglise - sans voir que c'est réduire l'infailible au faillible, le surnaturel au naturel, le divin à l'humain et assurer ainsi les conditions du panthéisme sous toutes ses formes.

Imbécile retour en arrière, dû à une paresse de l'intelligence, puisqu'on s'inscrit, sous prétexte de nouveauté, dans ce climat intellectuel, non seulement antérieur au christianisme, mais aussi antérieur à la pensée socratique - alors que les penseurs de l'antiquité, soucieux de s'évader du polythéisme et du chaos mental qu'il engendre, cherchaient, eux, la vérité, et qui, mieux est, la vérité objective et une, Dieu. C'est ainsi que ces intellectuels catholiques, théologiens ou non, par sujétion au rationalisme universitaire, auquel ils se sont abreuvés depuis leur prime enfance et par lequel ils se flattent d'avoir décroché leurs licences, agrégations ou doctorats, ont perdu le sens du réel et le sens de la finalité - comme le fait Luther et comme avant lui, y conduisent les générateurs de "néo-augustinisme", élaboré contre le thomisme, car Luther n'en est qu'un fils spirituel, tout comme Descartes, promoteur, quant à lui, de la philosophie protestante, dont Berkeley, Kant, Fichte, Hegel, Marx, Heidegger, etc., seront les ouvriers. -

Ils déniaient à la raison humaine la puissance de poser rationnellement l'existence de Dieu : c'est la négation de la métaphysique, c'est le naufrage, pour ces catholiques, dans le fidéisme, avec sa fatalité, l'athéisme, comme le notait Paul VI. Comment dès lors, le catholique, théologien ou non, scientifique ou non, philosophe ou non, prêtre ou non, ferait-il l'offrande de son intelligence à Dieu, puisque l'intelligence ne le reconnaît plus comme source à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses ? Et quelle est cette foi qui ne s'enracine plus dans l'intelligence, si ce n'est une foi qui ne reconnaît plus son objet normal, Dieu ?

## APPENDICE II

Les deux courants, mystique et humaniste de la Réforme, participent du même principe individualiste, car ils ont un fondement commun, le néo-augustinisme, construit en réaction, contre le thomisme, à partir des théories platonico-augustinienne réfutées par Saint Thomas.

Notons brièvement ces théories réfutées et reprises dans le néo-augustinisme : l'homme entendu comme une union de deux substances, de deux êtres se suffisant à eux-mêmes : une substance matérielle, le corps, et une substance spirituelle l'âme - l'âme identifiée à ses pouvoirs (volition, intellection, etc.). - l'âme corrompue par le péché original - l'âme enfin, et l'âme seule, c'est l'homme, d'où il résulte l'affirmation d'une indépendance marquée de l'âme à l'égard du corps et celle des idées innées ou, pour le moins, indépendantes du travail des sens, et enfin celle de l'illumination divine de l'intelligence : l'âme plus connue que le corps (et donc que le monde), car l'âme se connaît elle-même par contact de son intelligence avec sa nature intelligible (le Cogito de Descartes n'a pas d'autre origine), et Dieu plus connu que l'âme, parce que Dieu est présent à l'âme et qu'il est éminemment intelligible ; le monde intelligible à Dieu seul (il n'est intelligible à l'homme que par le truchement des idées innées et de l'illumination divine de l'intelligence - ce qui inclinera à soutenir que le monde n'étant pas connaissable, bref n'étant pas en soi, qu'il est un pur effet de la volonté divine, donc qu'il est arbitraire : c'est Occam, Luther, etc., matière douée d'actualité et d'activité propres - matières spirituelles ou, tout au moins, commune aux esprits et aux corps ; multiplicité des formes dans les composés ; création dans le temps jugée métaphysiquement nécessaire ; fusion enfin de la philosophie et de la théologie, de la raison et de la foi, dans une sagesse unique, théologique ou mystique.

.../...

Ainsi, dès le départ, ce néo-augustinisme, qui va filer jusqu'à nos jours, s'éloignera du thomisme sur la question capitale et en quelque sorte préalable, en philosophie, de l'autonomie des créatures, pendantes ou non pendantes, par rapport au divin. Les raisons des choses ne sont pas dans les choses ; elles sont en Dieu, sous la forme des Idées, et, quant aux créatures pendantes, la cause prochaine de leur connaissance n'est pas l'intelligence, mais l'illumination qui lui vient de Dieu. (Dieu présent à l'âme = Dieu immanent à la pensée, diront bientôt les mystiques).

Soucieux de maintenir le primat du divin dans l'ordre intellectuel, on le fait ainsi passer du plan métaphysique, où il est à sa place, au plan psychologique, où il se substitue à l'humain. C'est ainsi que les tenants de ce "néo-augustinisme", désireux, pour ne pas sombrer dans le mysticisme irrationnel et panthéiste qu'il enfante, de séparer la philosophie et la théologie, la raison et la foi, en viennent tout simplement à supprimer le primat du divin dans l'ordre intellectuel, sans toutefois modifier en rien - comme le fait le thomisme - cet ordre : ce qui n'a d'autre résultat que de confier à l'homme l'ordre intellectuel de l'esprit pur : c'est Luther, Descartes, Kant, Hegel, etc. ,

Or cette attitude ne résout en rien le problème de la connaissance humaine, puisque l'on continue à nier que cette connaissance commence par les sens et que le monde soit intelligible en soi, en sorte que l'affirmation selon laquelle le monde est intelligible à Dieu seul devient nécessairement le monde est intelligible de l'intelligibilité que la pensée individuelle lui attribue. Comment, au terme, ne pas verser dans l'athéisme ? Si le monde, en effet, n'est pas intelligible en soi, il n'a donc pas, pour l'intelligence, d'existence en soi donc Dieu est inutile, puisqu'on ne peut le considérer comme la source à la fois d'être et d'intelligibilité de toutes choses : c'est, comme nous l'avons dit, la négation radicale de la métaphysique et le naufrage de l'intelligence dans le scepticisme universel et, au terme, dans l'athéisme.

### APPENDICE III

Dun Scot est le premier maître d'oeuvre de ce néo-augustinisme construit contre le thomisme.

Ne nous méprenons pas, le scotisme est d'une importance capitale dans l'avènement de la "philosophia modernorum", c'est-à-dire que nous l'analysons au titre de philosophie et que la critique que nous en faisons n'attente nullement à la foi magnifique de Dun Scot. De plus, notre propos n'est pas de faire une analyse exhaustive du scotisme, mais simplement de montrer que le conflit entre la foi et la raison qui bouleverse l'Eglise et, en fait, l'humanité entière n'est pas un phénomène spontané, mais qu'il a source dans ce néo-augustinisme", élaboré contre le thomisme, maintenu et propagé contre la volonté du magistère suprême, en particulier par les Franciscains et les Carmes dans le peuple, et, dans l'intelligentsia ecclésiastique et laïque, par les Universités qui, du XIV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles, se multipliaient dans les pays d'Europe centrale, germanique et scandinave, et manifestent une indépendance qui frise la révolte à l'égard du Saint-Siège, lequel s'efforce d'imposer l'enseignement thomiste.

Ne nous étonnons pas que ces pays aient basculé, au moindre prétexte matériel, dans le protestantisme, et que notre pays y bascule puisqu'on lui impose les théories et les doctrines qu'il enfante. En ce début du XIV<sup>e</sup> siècle, les tenants de l'augustinisme, nous l'avons dit, ne s'en tinrent pas à l'augustinisme orthodoxe, mais voulurent construire une "philosophie des modernes", capable d'évincer le thomisme, en n'utilisant, pour ce faire, que les théories platoniciennes de l'augustinisme réfutées et rejetées par S. Thomas. Or, celui qui réussit ce tour de force, c'est Duns Scot. Mais, par là Duns Scot se trouve conduit à renouer avec le rationalisme platonicien et chrétien que le thomisme avait refoulé des esprits, et ainsi se manifeste, aux augustinis, comme la continuation de la tradition augustinienne.

Par exemple, au plan de la connaissance, Duns Scot veut trouver un milieu entre ce qui n'est qu'un concept attribuable à l'esprit et ce qui correspond à une réalité objective, et glisse sa fameuse distinction formelle a parte rei - ce qui est verser dans ce travers si souvent reproché à Platon par S. Thomas d'identifier la manière d'être des choses en elles-mêmes avec la manière de ces mêmes choses en l'intelligence. L'univocité scotiste vient de là.

En fait, Duns Scot veut soutenir contre le thomisme l'intelligibilité directe du singulier (et en ce sens, il est un précurseur de Bergson, des phénoménologues modernes) ; mais convenir de l'intelligibilité directe, immédiate du singulier est laisser, pour le moins sous-entendre, que l'universel est une pure construction de l'esprit, sans fondement en nature et, en fait, que l'ordre immanent au monde n'est pas une réalité objective, mais subjective : c'est la porte ouverte au nominalisme, avec Occam, etc.

.../...

De plus, ramenant ainsi l'universel dans le singulier pour en signifier l'intelligibilité immédiate : "l'universel dans le singulier n'est pas autre chose que le singulier" (Opus ox. 2, d.42, q.4, N°6), Duns Scot se voit conduit ainsi à attribuer l'intelligibilité immédiate au singulier, parce qu'il est seul réel, et la réalité aux éléments, aux "formalités" qui le compose, parce qu'ils sont intelligibles - renouant ainsi avec Platon, dans le sens même où il a été réfuté par le thomisme, en qui l'attribution immédiate de la qualité d'être est réservée au concret, non à ses éléments ; composants, à quelque degré d'abstraction qu'ils puissent appartenir : ce qui est l'objet de la connaissance, pour qui que ce soit (homme, ange et Dieu), dit S. Thomas c'est l'être ; les principes de l'être ne sont connus que dans l'être sous les auspices de l'être, postérieurement à l'être, et non antérieurement comme pour le composer.

L'être ne se compose pas d'éléments préexistants : il s'analyse seulement une fois qu'il existe, et l'analyse le fausse, si elle prétend faire bénéficier l'élément d'une conception à part, d'une "idée" qui lui soit propre (Ser-tillanges in Phil. Thomas). Duns Scot ne renoue donc pas seulement avec le "réalisme" de Platon, non sans le trahir, mais aussi avec le rationalisme de Parménide, dont Platon ne sut pas totalement se déprendre, selon lequel nos conditions de la connaissance définissent les conditions de la réalité.

Enfin, convenant de l'univocité de l'être, Duns Scot fait entrer Dieu de plain-pied, comme un être particulier, dans l'objet de la métaphysique - alors que S. Thomas ne l'y introduit qu'au titre de cause de l'être en tant qu'être. Par là, réduisant en quelque sorte l'Être incréé et les êtres créés à un même dénominateur, il compromet la transcendance absolue de Dieu et réduit le domaine du Créateur sur sa créature, au point que l'être créé peut à la rigueur subsister seul, se conserver seul, ayant en lui sa consistance propre, indépendante de sa relation avec l'Être incréé. C'est là encore la voie ouverte à l'anthropocentrisme et à l'individualisme dont Luther fera le principe de son Eglise et Descartes celui de sa philosophie du "moi", d'une part, et de l'autre, à ce mysticisme irrationnel et panthéisme, dont maître Eckhart sera le promoteur, et dont Fichte, Hegel et les théosophes se réclament les fils spirituels.

H.P.

L'Eglise subit aujourd'hui un obscurcissement qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire. Peut-être pourrait-on en voir une préfiguration dans la crise de l'arianisme au Ve siècle, lorsque la Vérité de la Foi reposait sur deux évêques, dont l'un était excommunié, déposé de son siège et réduit à séjourner en exil. Ce serait une analogie assez frappante avec la situation actuelle.

Il n'empêche qu'une pareille crise ne peut trouver son explication adéquate dans une simple évolution qui comporte, comme on le dit bien souvent aujourd'hui, ses erreurs, ses faux pas, d'inévitables malentendus, qui passeront devant un renouveau que l'on annonce sensationnel. La crise des vocations religieuses, la fermeture des séminaires, la perte de la pratique religieuse généralisée, les églises fermées ne sont pas des signes de renouveau, mais des annonces d'agonie.

Il faut trouver à une pareille catastrophe, une cause proportionnée : on constate que depuis deux siècles des hommes se sont organisés, ont annoncé la crise actuelle, l'ont préparée avec une patience et un acharnement peu communs. Ils n'ont pas toujours trouvé dans l'Eglise en face d'eux des hommes décidés à résister. Ils ont trouvé au contraire d'étranges complicités à l'intérieur de la citadelle qu'ils voulaient occuper pour la détruire.

Déjà au XVIIIe siècle, nous apprenons par la correspondance de Voltaire avec Frédéric II cette intention de "miner sourdement l'édifice" de l'Eglise.

Déjà également, le chef des Illuminés de Bavière, Weissaupt, avait révélé : "Vous devez sans cesse former de nouveaux plans afin de voir comment on peut, dans vos provinces, s'emparer de l'éducation publique, du gouvernement ecclésiastique, des chaires d'enseignement et de prédication."

Mais c'est surtout après l'échec de la Grande Révolution, dite Française, que l'effort de pénétration dans l'Eglise va devenir terriblement efficace.

Au temps où le Pape était chef d'Etat et disposait d'une police personnelle, il pouvait poursuivre ces menées et les dénoncer. Ce fut le cas de Pie IX. Il est seulement dommage que par souci de discrétion et de respect des personnes, ce très saint Pape ait refusé à l'historien Crétineau-Joly la possibilité de révéler les vrais noms de ces personnages. Mais voyons leurs déclarations : "L'Italie est couverte de confréries religieuses, dit Piccolo Tigre... Ne craignons pas de glisser quelques-uns de nôtres au milieu de ces troupeaux guidés par une dévotion stupide... Mettez-les sous la houlette d'un prêtre vertueux, bien noté, mais crédule et facile à tromper ; infiltrez le venin dans les coeurs choisis, à petite dose et comme par hasard ; puis à la réflexion, vous serez étonnés vous-mêmes de votre succès..."

"Nous n'entendons pas gagner les papes à notre cause, en faire des néophytes de nos principes, des propagateurs de nos idées. Ce serait un rêve ridicule. Ce que nous devons demander, ce que nous devons chercher à atteindre... c'est un pape selon nos besoins, Alexandre VI avec tous ses crimes ne nous conviendrait pas, car il n'a jamais erré dans les matières religieuses. Un Clément XIV, au contraire, serait notre fait des pieds à la tête..."

"Or pour nous assurer un pape dans les dispositions exigées, il s'agit d'abord de lui façonner, à ce pape, une génération digne du rêve que nous rêvons. Laissez de côté la vieillesse, allez à la jeunesse et si c'est possible jusqu'à l'enfance. Vous devez vous présenter avec toutes les apparences de l'homme grave et moral. Une fois votre réputation établie dans les collèges... faites que ceux qui principalement s'engagent dans la milice cléricale aiment à rechercher vos entretiens. Dans quelques années, ce jeune clergé aura, par la force des choses, envahi toutes les fonctions : il gouvernera, administrera, jugera, formera le conseil du souverain... Tendez vos filets comme Simon Barjona... Vous aurez pêché une révolution en tiare et en chape, marchant avec la croix et la bannière, qui n'aura besoin que d'être un tout petit peu aiguillonnée pour mettre le feu aux quatre coins du monde."

Or, nous vivons aujourd'hui ce "rêve" de Piccolo Tigre. La tactique révolutionnaire est là, bien réussie. Nous avons le Pape rêvé par la Haute Vente Italienne, la Révolution marxiste prêchée et armée par le clergé et le feu mis aux quatre coins du monde. Entre le projet affirmé et la réalité présente, il y a la mise en application, la création des moyens pour atteindre un si beau résultat. Il a fallu un peu plus d'un siècle pour réussir la manoeuvre. Des hommes se sont regroupés, ont déclaré "Nous voulons casser la baraque" et la Baraque de l'Eglise est en train de s'effondrer sous leurs coups et sous nos yeux. Il y a encore une multitude de bons chrétiens qui assistent à ce spectacle, sans voir ni comprendre, hélas !

Ce fut Lamennais qui, le premier, travailla avec acharnement à cette pénétration de la Pensée Révolutionnaire dans l'Eglise. Il suscita le mouvement de pensée animé par "l'Avenir." Il rassembla dans son salon toute la jeunesse catholique qui devait par la suite diriger le Libéralisme catholique au cours du siècle ; il fut l'initiateur de la jeune école Romantique, aussi bien en littérature qu'en Religion, il fut même le promoteur du Satanisme dans les lettres au XIXe siècle. Il fut vraiment le promoteur de la laïcisation de la société et de l'apostasie des nations, au point qu'en 1845, le Cardinal Bernetti pouvait écrire : "Notre jeune clergé est imbu de doctrine libérale... les études sérieuses sont abandonnées... Ils sont prêtres mais aspirent à devenir "hommes"... La partie du clergé qui après nous arrive naturellement aux affaires est mille fois plus entachée du vice libéral." On dirait déjà le "nouveau prêtre" d'aujourd'hui.

C'est sous le Pontificat de Pie IX que les Catholiques Libéraux voient leur nombre prendre une extension inquiétante. "Au lieu de choisir entre les principes de 89 et les dogmes de la religion catholique, purifions les principes par les dogmes et faisons les marcher de concert." dira de Broglie en 1856.

Lacordaire, bien vite, abandonna l'équipe de Lamennais et de son journal "L'Avenir". Mais toute une pléiade d'écrivains catholiques libéraux se retrouva autour de "l'Ere Nouvelle" sous la direction de l'abbé Maret. Louis Veuillot mena une campagne

énergique contre ceux qu'il appelait les "libérâtres". (adorateurs de la liberté). Après la Révolution de 1848, le Pape Pie IX lutta avec énergie contre les libéraux et publia le "Syllabus". Mais les catholiques libéraux s'unirent contre lui. Au concile de Vatican I, Mgr Dupanloup fut le chef de l'opposition au Pape : "Il y avait chaque dimanche à la villa Grazioli (sa résidence) un déjeuner où se retrouvaient parmi plusieurs prélats, les jeunes hommes que Mgr Dupanloup employait à correspondre soit avec les journeaux, soit avec les hommes politiques de France." (Vicomte de Mesura)

En 1871, Pie IX, recevant des catholiques français, leur dit : "Il y a un mal plus redoutable que la Révolution... C'est le libéralisme catholique qui est le véritable fléau."

Cessent encore les Catholiques libéraux qui vont faire dévier et échouer le "Mouvement social chrétien" animé après la guerre de 1870 par Albert de Mun et La Tour du Pin, autour de la Restauration du Régime Corporatif. Ce fut la politique du "Ralliement" à la République, préconisée par Léon XIII, qui détruisit définitivement l'espoir d'une restauration sociale liée à la restauration politique.

Arthur Loth, dans la "Vérité" révèle un nouvel état d'esprit "dans les rangs du Clergé... qui rêvent d'un christianisme nouveau sans dogme et sans culte, accommodé à l'apathie intellectuelle et morale de générations qui n'ont plus ni la force, ni la volonté de droire... On propose à la société croulante une religion sans la foi, à la mesure de son scepticisme et de son indifférence... une religion amoindrie, diminuée et plus humaine que divine..." (5 juin 1896)

Zola, en présentant la crise de l'Américanisme dans l'Eglise des Etats-Unis, annonce le schisme à l'intérieur de l'Eglise : "Léon XIII, dit-il, a conscience du schisme menaçant, du schisme imminent qui doit fatalement se produire un jour. Cette peur du schisme explique seule son adhésion aux démocrates, son indulgence pour les évêques démocrates qui se font adorer des foules... Il se produira le jour où, de concession en concession, le pape régnant se trouvera acculé au dogme même. Ce jour-là, il ne pourra aller plus loin : ce sera Rome, l'éternelle, avec sa masse énorme de traditions, ses siècles, ses ruines qui deviendra l'obstacle infranchissable..."

Avec la création du "Sillon" de Marc Sangnier, nous voyons se dessiner une vaste tentative de pénétration des idées révolutionnaires dans les séminaires. Ce fut une explosion de romantisme protestant. Dans le Sillon on affirme que le Catholicisme est avant tout une vie, que le Christ s'expérimente plus qu'il ne se prouve : on reconnaît là les thèses les plus dangereuses du Modernisme. Un prêtre témoigne : "Lorsque j'arrivai en octobre 1906 au séminaire, les sillonistes avaient dans la maison un groupe constitué, un groupe que j'appellerai d'embrigadement et une assez grande influence, malgré l'interdiction expresse et réitérée de Mgr et du conseil des directeurs." L'abbé Plogranges a expliqué plus tard qu'il avait quitté le Sillon parce qu'il était organisé intérieurement "comme la plus absolue des monarchies". "Ils sont nombreux ces jeunes prêtres relégués dans l'ombre des presbytères silencieux ou dans le recueillement de vastes séminaires qui se sentent les fils de ces petits curés de 89 qui mettaient leur main sacerdotale dans celle des plébéiens courageux." (Le Sillon).

A la suite du Sillon, et surtout après sa condamnation par St Pie X, la pénétration moderniste dans le clergé s'intensifie. Fogazzaro, dans son roman "Il Santo", raconte les méthodes de cette pénétration : "Nous avons besoin de créer une opinion qui amènera l'autorité légitime à agir selon nos vues !..." Le Pape, désigné par le nom de Grand Pêcheur, ne pourra plus résister à une telle pénétration. "Vous dis-je de prendre publiquement la place des Pasteurs ? Non... mais préparez le terrain où croissent les Pasteurs..." Le roman fut mis à l'Index ; mais le Cardinal Mathieu écrivit à l'auteur : "Un cardinal ne peut donner tort à un tribunal romain. Vengez-vous, cher Monsieur, à la façon du soleil... Je ferai tout mon possible pour vous saluer... Il faudra que cette visite se fasse incognito et in nigris de peur que, moi aussi, je ne sois mis à l'Index." Quand Fogazzaro vint à Paris, une foule de catholiques, de séminaristes et un évêque vinrent l'applaudir : "Mon personnage, Selvai, porte la soutane ; il se montre aux universités, il se cache aux séminaires !" dit-il alors.

Les modernistes, assemblés dans une Société Secrète, s'étaient réunis à Moluono, sous la direction du Baron Von Hügel. Lorsque parut l'Encyclique "Pascendi" condamnant les modernistes, Fogazzaro écrivit : "J'ai conseillé qu'on fasse silence sur l'Encyclique... Tyrrell se trompe en répondant... et sur quel ton !"

L'Abbé Fontaine écrivait alors : "Le mal est dans nos maisons de formation. Rappelons-nous les "chaînes" et autres petites publications clandestines, circulant dans les séminaires à l'insu des directeurs !" Suit une longue liste de ces petites revues secrètes.

Il est possible de suivre cette action souterraine de la secte libérale et moderniste à travers un siècle d'histoire. Elle affleure parfois au cours de crises graves, puis les membres de la Société Secrète rentrent dans le silence et travaillent avec persévérance à démolir l'Eglise de l'intérieur. Aujourd'hui, ils détiennent tous les postes de commandement dans l'Eglise. Il serait extrêmement utile de pouvoir déceler quelques textes permettant de suivre cette action entre la fin de la crise moderniste et l'état actuel de l'Eglise. Ce sera l'objet de prochaines publications.

E. C.

Sur les difficultés de doctrine posées  
par l'étude de la "Contre-Eglise".

---

Pour faire avancer les connaissances relatives à la "Contre-Eglise", nous sommes confrontés à des problèmes qui ne sont pas nouveaux quant au fond, mais qui revêtent aujourd'hui des formes nouvelles.

La génération précédente -celle de Monseigneur Jouin et de Léon de Poncins- les a déjà rencontrés. Mais elle était préoccupée par les modalités actuelles de ces problèmes. Elle paraît au plus pressé et visait surtout ce qu'on appelait alors les "menées anti-nationales". Elle a donc négligé, par nécessité, l'infrastructure religieuse de ces menées. Nous en aurions fait autant.

Or, l'ennemi ayant progressé, c'est aujourd'hui à des "menées anti-religieuses" que nous avons surtout à faire face. Il faut donc approfondir notre champ d'investigation (nous dirions volontiers notre champ opératoire) et utiliser, par conséquent, des méthodes plus pénétrantes.

Faisons le rapide inventaire des zones de pénétration que nous désirons explorer et des critères que nous pensons y appliquer.

I. La doctrine des Inimitiés.

---

Les historiens de la franc-maçonnerie enseignent couramment que leurs congrégations remontent aux origines de l'humanité. On ne peut que souscrire, en principe, à une telle déclaration d'ancienneté, laquelle est en effet confirmée par les archives de l'Eglise.

L'Ecriture Sainte révèle l'existence, dès le début, d'une anti-religion. Entre ces deux traditions primordiales, l'Ecriture déclare qu'il existera toujours une INCOMPATIBILITE irrémédiable.

Cette incompatibilité des deux religions fait l'objet d'une révélation sans ambiguïté. C'est un véritable décret qui est contenu dans la sentence de condamnation du serpent : "INIMICITIAS ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius."  
(Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité - Gen. III-15)

C'est la doctrine des deux POSTÉRITES et de leurs INIMITIES. Le mot postérité est répété deux fois dans le texte car il s'agit de deux "semences" qui n'ont rien de commun.

Les philosophes de la maçonnerie n'admettent pas cette notion d'INCOMPATIBILITE irréversible parce qu'ils prétendent que leurs collègues de sages sont à l'origine de toutes les religions sans exception. Et si nous pouvons souscrire au principe de l'ancienneté de la "contre-Eglise", nous sommes obligés de contester l'école maçonnique toutes les fois qu'elle mêle les sources des deux traditions et qu'elle entretient (et c'est constant chez elle) la confusion entre les deux "semences"!

D'ailleurs, soumis malgré eux au décret divin, les historiens maçons pratiquent en fait la vieille inimitié et ils font une guerre implacable à la véritable Eglise de sorte que les deux religions sont, en fait comme en droit, ennemies dès l'origine.

La postérité de la femme c'est la postérité de notre Mère Eve, c'est la Nouvelle Eve, la Vierge Marie et Notre-Seigneur Jésus-Christ, signe de contradiction ("Signum cui contradicetur" Luc II-34). C'est aussi la Sainte Eglise.

La postérité du serpent, ce sont les fausses religions, la "contre-Eglise", corps polymorphe dont l'Antéchrist sera le chef arrivant en dernier, à la fin des temps.

On retrouve les deux postérités et leurs inimitiés sous de très diverses formes dans tout le patrimoine doctrinal ecclésiastique. Voici un très intéressant texte de Saint Paul sur l'incompatibilité des deux calices :

"Non potestis calice Domini bibere et calice daemoniorum."  
(Vous ne pouvez pas boire à la fois au Calice du Seigneur et au calice des démons. I Cor X-21)

En voici un autre où il interdit le commerce entre la lumière et les ténèbres :

"Nolite jugum ducere cum infidelibus ; quae enim participatio justitiae cum iniquitate ? Aut quae societas luci ad tenebras ? Quae autem conventio Christi ad Belial ? Aut quae pars fideli cum infideli ?"  
(Ne vous attachez pas à un même joug avec les infidèles. Car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre le Christ et Belial ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ?  
II Cor. VI 14-15)

Saint-Louis-Marie Grignon de Montfort invoque ces inimitiés entre les membres des deux cités comme base de sa spiritualité. Mais on peut aussi l'invoquer comme critère de discernement ; par exemple, quand il s'agit d'analyser l'oecuménisme, ses fondements doctrinaux et les mobiles de ses artisans.

Si l'Eglise de la Terre est MILITANTE, c'est précisément à cause des inimitiés et des incompatibilités qui opposent les deux postérités annoncées dans la Genèse. C'est une doctrine

antique, universelle et sûre que Jésus et Bélial ne sont pas faits pour s'embrasser mais pour se combattre.

C'est précisément cet esprit d'INCOMPATIBILITE que nous apporterons dans l'étude de la "contre-Eglise". Nous ne ferons, en cela, que correspondre à l'hostilité irrémédiable des maçons "contre tous ceux qui dogmatisent"; c'est à dire contre tous ceux qui ont la foi.

## II. - Pluralisme, Syncretisme et Oecuménisme.

---

Les congrégations maçonniques prétendent constituer une SUPER-RELIGION ESOTERIQUE dont le rôle est d'inspirer clandestinement toutes les religions exotériques. Et elles travaillent effectivement dans ce sens depuis de nombreuses décades.

On voit tout de suite que cette manoeuvre peut donner lieu, selon le tempérament des exécutants, à deux tendances :

- Le PLURALISME qui insiste sur le particularisme des religions périphériques.
- Le SYNCRETISME qui veut enrichir toujours plus le fond commun des notions universelles.

De fait, les deux tendances alternent, comme une pulsation, et la manoeuvre avance.

Depuis qu'à l'occasion de dernier Concile, les progressistes ont pris le pouvoir au Vatican, l'Eglise se trouve entraînée dans cette manoeuvre "plurale-syncretique". La double tendance a déjà réalisé d'importantes conquêtes.

- Le pluralisme a constitué des églises nationales (grâce aux langues nationales dans la liturgie et aux conférences épiscopales nationales) qui évoluent désormais à des vitesses différentes et qui vont donc en se différenciant.
- Le syncretisme a dû changer de nom pour ne pas effrayer les fidèles : on a emprunté le "oecuménisme" dont il a fallu d'ailleurs détourner la signification; au sens étymologique, les mots catholique et oecuménique sont équivalents et signifient universel ; dans le nouveau vocabulaire, oecuménisme désigne un universalisme encore plus vaste que celui du catholicisme ; il est le "tout" dont le petit catholicisme d'antan n'était que la "partie" et cet "oecuménisme syncretique" entraîne l'Eglise dans la double voie
  - des concessions
  - et des empruntsd'abord aux confessions chrétiennes dont elle est immédiatement entourée, puis aux religions non-chrétiennes. Les marchandages sont en cours.

Nous voudrions faire remarquer schématiquement faute de place, que cette manoeuvre pluralo-synchrétique n'est pas du tout, mais alors absolument pas conforme à la stratégie divine, laquelle opère en sens diamétralement opposé. Contentons-nous de rappeler les deux épisodes caractéristiques qui ont révélé ce plan :

- la confusion de BABEL
- et la vocation d'ABRAHAM;

#### La confusion de Babel.

L'unité de la race humaine était chose faite ; en particulier il n'y avait qu'une seule langue. Mais comme la démographie était galopante, on sentait l'imminence d'une dislocation ; d'où l'idée d'une ville capitale, d'une tour et d'un monument pour matérialiser dans l'avenir l'unité du genre humain. En apparence, rien que de très louable dans cette entreprise, puisqu'il s'agissait de maintenir à jamais une unité déjà réalisée.

C'est alors Dieu lui-même qui intervient. Il ne veut pas de cette unité-là et il la détruit. Le texte de la Génèse est absolument clair et formel. Et pourquoi Dieu ne veut-il pas de cette unité ? Parce qu'elle est purement humaine :

- bâtissons-NOUS une ville,
- faisons-NOUS un monument.

Quant à la Tour, ils la font monter jusqu'au ciel bien sûr, mais c'est avec ce même zèle que Saint-Paul reprochera un jour aux pharisiens : "Je leur rends cette justice qu'ils ont le zèle de Dieu, mais il n'est pas selon la science."

Et c'est Dieu qui opère lui-même la distinction et la confusion des langues par une sorte de décret solennel :

"Venite igitur, descendamus, et confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui." - Gen XI-7

(Venez donc, descendons et confondons ici leur langue, afin que chacun n'entende plus la voix de son voisin.)

#### La vocation d'Abraham.

Cet épisode extrêmement important tient en trois versets : Gen XII-1-3. Dieu se choisit un peuple et il le SEPARE des autres peuples et cette séparation (qui est le complément et la contrepartie de la confusion de Babel) est définitive.

La "Vocation des Gentils"; plus tard, ne changera pas cette stratégie de séparation, au contraire, elle la renforcera. Car l'Israël de l'Ancien Testament était un peuple charnel dont la séparation était "défensive" (maintenir une race pure pour former le Corps de N.S.J.C.) tandis que l'Israël du Nouveau Testament est un "peuple spirituel" destiné à former le "Corps Mystique du Christ". Et l'aide de la Grâce ayant été donnée, l'Israël spirituel a une mission "offensive" de conquête. Mais la séparation demeure. Il y aura "un seul troupeau et un seul pasteur" quand la conquête sera terminée. Il n'y a d'unité que dans la Vérité.

Il est facile de comprendre qu'une telle stratégie exclut tout "pluralo-synchrétisme", toute manœuvre de concession et d'emprunt. - Catholique, oecuménique et universel ont le même sens. La religion de Notre Seigneur est catholique parce qu'elle est faite pour toutes les Nations, lesquelles, de leur côté, sont en harmonie préétablie avec elle.

### III. - Les Deux Corps Mystiques

---

En poursuivant notre dissection profonde, nous rencontrerons inmanquablement les zones de friction entre les deux "Corps Mystiques" :

- le Corps Mystique du Christ, qu'est l'Eglise,
- et le corps mystique de l'Antéchrist.

Il s'agit ici de savoir si l'on peut appliquer ce terme de "corps mystique" à l'ensemble extraordinairement polymorphe des fausses religions, des sectes et de toutes les congrégations hétérodoxes.

Or cette application fait problème en effet. Car si la réalité du Corps Mystique de Notre Seigneur Jésus Christ est couramment enseignée (Voyez l'encyclique de Pie XII "Mystici Corporis Christi" du 29 juin 1943), celle du corps mystique de l'Antéchrist ne l'est pas.

Et elle ne l'est pas pour deux raisons :

1) L'Ecole ne s'est pas prononcée sur la personnalité de l'Antéchrist, que beaucoup de théologiens présentent comme un être collectif ; ils en font le type d'un genre dont les spécimens apparaissent de distance en distance au cours de l'histoire (Antiochus, Néron, Attila, Hitler...). Il est bien évident que, dans cette hypothèse, on hésite à qualifier de "corps" un ensemble qui n'a pas une tête unique. - Mais nous répondrons que ces spécimens d'un même genre sont plutôt des figures, mieux des préfigurations, des précurseurs de l'Antéchrist véritable et personnel, celui dont l'Ecriture annonce qu'il présidera aux tribulations finales de l'Eglise. Dans ce cas, le corps des sectes aurait bien une tête unique, bien qu'apparaissant à la fin. Justifions notre position par cette citation de Saint Jean : "Comme vous avez appris que l'Antéchrist doit venir, ainsi y a-t-il maintenant plusieurs antéchrists." I-Jean-18. Les préfigurations n'annulent pas le personnage final.

2) La seconde raison qui fait hésiter à parler de corps mystique de l'Antéchrist, c'est l'état de guerre incessant qui existe entre les membres de ce corps. Où est son unité, objecte-t-on, puisqu'il se déchire. - Nous répondrons en faisant remarquer qu'il s'agit en effet de ce "royaume divisé contre lui-même" dont nous parle le Divin Maître. C'est bien un "royaume" mais son unité est négative ; elle est faite de la haine envers l'ennemi commun qui est Jésus ; les membres ne se réconcilient que sur le dos du "Juste". Et il est "divisé contre lui-même" parce que le démon gouverne par la rivalité des membres ; c'est même un de ses grands principes de gouvernement.

Nous aurons donc des arguments à apporter en faveur de l'existence d'un véritable "corps mystique de l'Antéchrist", monstrueux sans doute, mais antagoniste de celui du Christ. Nous profiterons de ce que la matière est théologiquement libre.

Une réponse affirmative à cette question est d'autant plus nécessaire que nous y sommes invités par les maçons eux-mêmes. Ils présentent, en effet, l'initiation comme ayant, entre autres effets, celui d'introduire l'adepte dans un corps spirituel, dans une institution spirituelle immémoriale ; et ils font même, de cette incorporation, une des conditions de la validité de l'initiation. Ils ressentent donc réellement l'existence d'un corps spirituel. La question que nous avons abordé ici n'est donc pas oiseuse.

#### IV. - La Vraie et la Fausse Mystique

---

L'appréciation de la limite entre la vraie et la fausse mystique est très difficile. Et pourtant on en a constamment besoin quand on étudie les sectes.

Le commerce de l'âme humaine avec le monde des esprits par les voies particulières de la mystique (voies différentes, en intensité et en nature, de la simple élévation de l'âme.... par l'oraison), ce commerce joue un rôle considérable dans la vraie comme dans la fausse religion. On rencontre même la fausse mystique à l'origine des doctrines philosophiques ("illumination" de maints philosophes). On la retrouve jusqu'à l'origine de certaines découvertes scientifiques. Il y a là toute une zone que nous ne pouvons pas nous abstenir d'explorer, puisque c'est par elle que les doctrines démoniaques pénètrent dans la Société.

Le monde des esprits, en effet, est divisé en deux camps : celui des esprits fidèles et celui des esprits réprouvés. Chaque fois qu'un sujet (un tribun, un savant, un philosophe, un moine ou un simple membre du vulgum peccus) reçoit une inspiration mystique, à un degré quelconque, la question se pose de savoir quelle en est l'origine. Ce sujet a-t-il été mis en communication avec son propre métapsychisme (dans ce cas il est à la fois inspiré et inspirateur), ou bien avec un bon esprit, ou avec un mauvais ? Ou encore ce phénomène est-il complexe ? Ce problème se pose à nous à chaque pas. C'est celui du DISCERNEMENT DES ESPRITS. Or la faculté de discernement est un charisme. Et la Providence ne distribue pas ce don très largement. L'Evêque même en l'absence de don personnel, jouit ipso facto de la faculté de discernement quand, dans l'exercice de ses fonctions et moyennant le respect des formes canoniques, il examine une cause surnaturelle. Dans ce cas, Dieu lui doit son assistance et il la lui donne évidemment.

Malheureusement, l'Evêque moderne, pour toutes sortes de raisons, s'abstient d'examiner canoniquement les causes surnaturelles qui lui sont soumises. Elles évoluent dès lors d'une manière anarchique et exubérante, et faute de protection, la plupart se polluent irrémédiablement.

Or l'histoire des sectes est pénétrée de fausse mystique. Elle est un tissu d'extases qui, pour être fausses n'en impriment pas moins des orientations fort précises. Impossible donc d'exposer intelligemment cette histoire si l'on s'interdit toute appréciation, toute estimation, tout jugement de valeur sur le sens de ces orientations et donc sur la nature de la mystique qui est à leur origine. Est-elle authentique et vient-elle donc du Ciel. Ou bien est-elle fausse et vient-elle du "trou de l'abîme" ?

Pour répondre à cette question, qui revient sans cesse, il y a toujours eu deux recours : une attitude a priori et un examen a posteriori.

- L'attitude a priori, c'est ce que l'on appelle "la finesse de l'ange". C'est cette position de méfiance qui évente le mal partout où il est, mais sans en faire l'expérience ; on en reste l'observateur extérieur. Elle exclut donc la curiosité expérimentale laquelle aboutit toujours à l'enlèvement. Celui qui par exemple, veut se mêler aux occultistes pour les mieux connaître, abandonne par le fait même, son indépendance d'esprit comme observateur vraiment objectif.

- L'examen a posteriori est celui des fruits : "Vous les reconnaîtrez à leurs fruits." C'est ainsi, par exemple, que nous pourrions examiner les fruits du pantecotisme d'aujourd'hui : "Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint." I-Jean-IV-1 (Ne croyez pas à tout esprit mais voyez, par l'épreuve, si les esprits sont de Dieu.)

#### V. - La Nature du Paganisme Antique et Moderne

---

Une autre série de problèmes nous attend : dans quelle mesure le paganisme antique est-il le culte des mauvais esprits et dans quelle mesure renferme-t-il des vestiges de la Religion Primordiale révélée à Adam et aux patriarches qui se succèdent jusqu'à Abraham ? Essayons de répondre à ces deux questions.

Faisons une première constatation : les dieux du polythéisme antique sont indubitablement des démons. Citons quelques-uns des nombreux textes de l'Écriture que l'on peut invoquer dans ce sens.

- "Quoniam omnes dii gentium daemonia".  
Ps XCV 5 (Car tous les dieux des nations sont des démons.
- "Et commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum ; et servierunt sculptilibus eorum et factum est illis in scandalum. Et immolaverunt filios suos et sillas suas daemoniis."  
Ps CV 35-37  
(Ils se mêlèrent aux nations, et ils apprirent : leurs oeuvres. Ils servirent leurs IDOLES qui furent pour eux un piège. Ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux DEMONS."
- "Provocaverunt eum in diis alienis, et in abominationibus ad iracundiam concitaverunt.

Immolaverunt daemoniis, et non Deo, diis quos ignorabant." Deut. XXXII 16-17

(Ils ont excité la jalousie de Dieu par des dieux étrangers ; ils l'ont irrité par des abominations ; ils ont sacrifié à des DEMONS qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas.)

- "Sed quae immolant gentes, daemoniis immolant, et non Deo. Nolo autem vos socios fieri daemoniorum." I-Cor X 20

(Mais ce que les païens immolent, c'est à des DEMONS qu'ils l'immolent, et non à Dieu. Or, je ne veux pas que vous vous fassiez les associés des DEMONS.)

Une première constatation donc : le culte des idoles est fondamentalement un culte rendu à des démons. Les vaticinations des devins sont imprégnées de fausse mystique. Ce sont de fausses révélations qui ont élaboré les religions antiques.

Voilà donc l'homme païen adorant des puissances spirituelles déchues. Ces puissances spirituelles, il va les retrouver à l'intérieur de lui-même : ce sont les VICES. Le même idole va donc représenter un démon extérieur et un vice intérieur. Chaque homme reconnaîtra en lui une divinité intérieure, un Apollon ou un Mercure ; chaque femme possèdera sa Cybèle intérieure ou son Astarté. Les vertus, elles aussi, ont été divinisées. Elles se sont transformées en vices par le fait de leur divinisation qui leur a fait perdre leur "discrétion", c'est-à-dire leur équilibre réciproque. Bref, les païens ont divinisé les vices et ils les ont adorés.

Le culte polythéique de l'Antiquité est donc simultanément celui des mauvais esprits et celui des hommes devenus mauvais esprits. Nous retrouvons aujourd'hui cette dualité de nature, non seulement dans les cultes païens qui sont des survivances de l'Antiquité (comme c'est le cas, par exemple, du culte Vaudou), mais encore dans les élaborations religieuses modernes qui cherchent à allier l'adoration des forces intérieures de l'homme avec celles des puissances cosmiques.

Dans quelles mesures maintenant puisque c'est la deuxième sous-question de notre problème, le paganisme contient-il des vestiges de la Religion Primordiale révélée à Adam et aux Patriarches qui se sont succédés jusqu'à Noé puis à Abraham ? Contentons-nous ici de poser la question, sans y répondre pour l'instant car elle est complexe. D'autant plus complexe que le paganisme renfermait, non seulement des traces du monothéisme original (encore faut-il savoir lesquelles) mais encore des influences judaïques.

Par ces vestiges très anciens et par ces influences plus récentes, Dieu préparait les Gentils à recevoir la Religion du Verbe Incarné, le jour venu. Et si le paganisme, en tant qu'il est la religion des démons, s'est insurgé contre Jésus, en revanche il avait conservé suffisamment de bons éléments pour comprendre une prédication nouvelle qui se rattachait à sa

propre antiquité. Il avait, en particulier, conservé l'intelligence du sacrifice propitiatoire, c'est-à-dire du mécanisme par lequel on charge la victime des maux dont on veut se débarrasser (le bouc émissaire). Cette intelligence permit aux païens de comprendre un processus identique, celui de la Rédemption.

Saint-Paul trouva, chez les Athéniens, ces vestiges et cette nostalgie :

- "Viri Athenienses, per omnia quasi superstitiones vos video. Praeterea enim, et videns simulacra vestra, inveni et aram in qua scriptum erat : Ignoto Deo. Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis."

Actes XVII-22-23

(Athéniens, je vous vois en toutes choses excessivement religieux. Me promenant et regardant vos statues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription : Au Dieu Inconnu. Ce que vous honorez sans le savoir, c'est cela que je vous annonce.)

Il n'est pas sans intérêt d'analyser le plus profondément possible la nature complexe du paganisme antique au moment où nous allons avoir à analyser aussi toutes sortes de syncrétismes et de gnoticismes dans la composition desquels le vieux paganisme n'est certes pas absent.

## VI. La nature de l'Initiation.

---

Un problème très délicat va encore se présenter : celui de la nature de l'Initiation.

Il ne fait aucun doute que toutes les fois qu'il y a MYSTÈRE, il y a bien INITIATION. Ce qui est mauvais ou bon, ce n'est pas l'initiation proprement dite, c'est le mystère auquel on adhère par l'initiation. Or, il y a les "Mystères d'En-Haut" et les "Mystères d'En-Bas."

L'initié maçonnique, qui est "illuminé" de la fausse lumière, est introduit dans le monde des ténèbres de l'esprit, il va aller d'illusions en illusions ; il est entré dans les "Mystères d'En-Bas".

Mais il ne fait aucun doute que le chrétien reçoit au Baptême une incontestable initiation. Les deux autres Sacraments qui impriment dans l'âme un caractère indélébile, c'est-à-dire la Confirmation et l'Ordre, sont-ils les degrés ascendants de cette initiation chrétienne, c'est une question intéressante que nous ne ferons que mentionner ici.

La notion d'initiation chrétienne est très ancienne et très sûre. On comprend très bien que l'acquisition d'un caractère indélébile comme celui du Baptême ne soit pas la simple adhésion mentale à une doctrine. C'est une opération qui a quelque chose de divin et de mystérieux : une souillure est lavée, une marque d'appartenance est imprimée. Et on comprend aussi que le mot d'initiation lui convienne car la filiation adoptive dans la famille de Dieu qui s'est réalisée, ne l'est d'abord qu'en droit ; c'est un simple commencement (initium) ; elle ne le deviendra en fait que lorsqu'elle aura porté ses fruits, c'est-à-dire fait ses preuves. Jusque là tout est clair.

Seulement voilà ! Les hérésiarques de la contre-Eglise (et surtout son invisible grand-maître) ont amené la confusion entre l'initiation aux mystères d'En-Haut et celle aux mystères d'En-Bas. Tantôt ils réclament l'équivalence entre les deux initiations. Tantôt, et c'est le plus souvent, ils subordonnent l'initiation chrétienne à la leur qu'ils déclarent antérieure dans le temps et supérieure en hiérarchie. Ils ont ainsi jeté sur le mot et sur la chose un tel discrédit que les chrétiens, par prudence, ont abandonné même le mot : "Pratiquez-vous l'initiation ! Vous êtes du mauvais côté - Repoussez-vous tout ce qui est taxé d'initiation ! Alors vous êtes à l'abri du danger."

Cette prudence, il faut le reconnaître, a rendu de grands services en maintenant les fidèles à l'écart de la confusion qui était précisément recherchée par les sectes. Mais il est souhaitable aujourd'hui d'aller au fond des choses et de poser en principe que ce qui est mauvais, ce n'est pas l'initiation en elle-même mais le mystère ténébreux auquel, de fait, on adhère dans les "congrégations initiatiques."

## VII. Le Problème de l'Esotérisme.

---

Les diverses congrégations initiatiques dont l'ensemble forme ce que l'on nomme la "contre-Eglise" dispensent à leurs adeptes un enseignement ESOTERIQUE, c'est-à-dire caché. D'après l'étymologie, ce mot, d'origine grecque, signifie "intérieur" (il s'oppose à "exotériquuz" qui veut dire "extérieur", c'est-à-dire public et officiel.

Une doctrine mérite le nom d'esotérisme, au sens étymologique, dès lors qu'elle n'est pas destinée au grand public et donc qu'elle est réservée à un collège -et cela quelque soit son contenu substantiel. On peut donc imaginer, théoriquement tout au moins, un esotérisme catholique réservé aux fidèles et caché aux profanes -comme aussi bien un esotérisme luciférien réservé aux adeptes et caché aux chrétiens. Dans les deux cas, le mot d'esotérisme est utilisable au sens étymologique, puisqu'il s'agit d'un même mode de diffusion restreinte.

Le problème de l'esotérisme va se décomposer en deux sous-questions :

\* Le mot "ésotérisme" a-t-il conservé son sens étymologique dans le langage moderne courant ?

\* Peut-on qualifier la doctrine chrétienne ésotérique

- soit au sens étymologique

- soit au sens courant

Nous verrons pour finir que ce problème ne saurait être négligé car il se trouve de nombreux ennemis de l'Eglise qui l'ont gravement embrouillé pour tirer bénéfice de la confusion.

-

Commençons donc par chercher le sens courant du mot en litige dans un dictionnaire moderne :

ESOTERISME : (du grec esoterikos  
- intérieur)

"qui est enseigné aux seuls initiés"

- Les disciples de Pythagore auraient été divisés en exotérique et ésotérique ; les premiers, simples postulants, les seconds initiés complètement à la doctrine du maître.

- Chez Platon et Aristote, les termes ésotérique et exotérique ne s'appliquent plus aux personnes mais seulement aux doctrines. Il y aurait eu, chez Platon, une double philosophie : une accessible à tous et exposée sous la forme des "Dialogues" que nous connaissons ; l'autre, plus technique, réservée aux seuls initiés. Aristote, lui-même, divise ses ouvrages en ésotériques ou "acroamatiques" et en exotériques. Les commentateurs admettent que cette distinction ne porte ni sur les questions, ni sur leurs solutions, mais sur la forme et les procédés d'exposition. Dans les ouvrages exotériques on ne donne que les arguments les plus clairs ; on réserve pour les ouvrages ésotériques, les plus obscurs qui sont quelquefois les plus décisifs.

Cette idée d'une doctrine mystérieuse réservée aux initiés a séduit bien des esprits et, de nos jours, se sont constituées de nombreuses sociétés ésotériques.

Sciences Occultes. On nomme "science ésotérique" la partie mystérieuse de la science cabbalistique dont les mages avaient le dépôt et qu'ils ne révélaient qu'aux initiés après qu'ils eussent subi les épreuves rituelles. Les manuscrits qui en renferment les éléments sont connus sous le nom de clefs ou clavicules. Cet enseignement était donné d'une façon orale ou manuscrite, il comportait notamment la clef du tarôt, l'explication des

arcanes et des traditions de la cabbale et de la magie, le rite des mystères sacrés... etc... Les secrets ou prétendus secrets de l'alchimie, par la connaissance desquels on confère à l'initié les pouvoirs magiques, font aussi partie de l'enseignement ésotérique.

Cette définition, prise dans le dictionnaire Larousse, n'ignore certes pas le sens étymologique, utilisé autrefois par les philosophes grecs. Mais elle montre qu'aujourd'hui le mot "ésotérisme" s'est chargé d'un contenu substantiel de type occultiste dont il est impossible de le débarrasser.

Nous avons donc répondu à la première sous-question que nous nous sommes posés.

---

Avant de répondre à la deuxième sous-question, nous allons nous demander pourquoi le terme qui nous occupe s'est ainsi dégradé et surchargé d'un contenu mauvais.

La "contre-Eglise" initie ses adeptes (c'est une notion de base) aux mystères d'en bas. Elle s'efforce de les entraîner dans le chœur des démons ; telle est sa véritable finalité ; mais cette finalité est contraire non seulement à l'ordre de la NATURE ; mais à l'ordre de la GRACE.

Elle est contraire à la nature, on ne peut la dévoiler à au cun homme, même non-chrétien ; les véritables dieux du paganisme sont des démons lesquels sont "homicides dès le commencement" ; ils sont donc repoussants pour tout homme et même terrifiants quand ils montrent leur vrai visage ; aussi les dieux du paganisme étaient-ils travestis en hommes ; les véritables maîtres se dissimulaient ; d'où l'ésotérisme des "mystères païens".

La véritable finalité de la contre-Eglise est en contradiction avec l'ordre de la Grâce inauguré par l'avènement du christianisme ; la dissimulation du véritable but est donc encore plus nécessaire que sous le régime païen ; car il ne s'agit plus de dissimuler le véritable maître ; il faut que l'adepte, qui est donc chrétien au départ, change de maître ; il faut même lui faire adpter un mauvais maître après en avoir connu un bon ; Si on lui dévoilait d'emblée le vrai but, il refuserait d'y aller ; on va lui présenter une doctrine travestie, compliquée, cachée, en un mot ésotérique, qui doit opérer en lui un renversement complet.

Telle est, depuis la fondation de l'Eglise, la raison psychologique profonde du "chiffrement" des doctrines anti-chrétiennes ; elles ne peuvent pas se montrer telles qu'elles sont parce qu'elles proviennent du "puits de l'abîme".

C'est ainsi que l'ésotérisme, qui a pu, en effet, servir autrefois de méthode didactique aux anciens philosophes, s'est prodigieusement chargé, déjà à la fin de l'Antiquité, mais surtout depuis le commencement de l'ère chrétienne, d'un contenu substantiel véritablement luciférien.

Nous pouvons maintenant répondre à notre deuxième sous-question : peut-on qualifier la doctrine chrétienne d'ésotérique, soit dans le sens étymologique, soit dans le sens courant actuel.

On peut éliminer tout de suite le sens courant actuel. La Religion de Notre-Seigneur n'est évidemment pas ésotérique dans le sens défini par le dictionnaire, qui est chargé d'occultisme, de magie et de tous les faux-semblants de la pensée infernale.

Voyons maintenant si elle ne recèlerait pas un certain ésotérisme en sens étymologique du mot, c'est-à-dire une progressivité didactique. S'il existe un enseignement réservé, il peut se dissimuler dans deux ordres de relations :

- les relations extérieures de la Religion avec les profanes,
- les relations intérieures des fidèles avec la hiérarchie.

Dans les relations de la Religion avec les profanes de l'extérieur, Notre-Seigneur a affirmé lui-même à plusieurs reprises que sa doctrine était publique et non pas cachée. Contentons-nous de citer ici les trois principaux textes dans ce sens.

- "Et il leur disait : Apporte-t-on la lampe pour la mettre sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur la candélabre ? Car il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté, et rien n'est demeuré secret qui ne doive venir au jour." Marc IV-21-22
- "Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour, et ce que vous entendez à l'oreille, publiez-le sur les toits". Math. X-27
- "Le grand-prêtre interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur son enseignement. Jésus lui répondit : C'est publiquement que j'ai parlé au monde ; j'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple où tous les juifs se rassemblent, et je n'ai point parlé en secret." Jean XVIII-19-20.

Il n'y a donc dans notre religion, aucun secret institutionnel, aucun ésotérisme collégial. Le Credo des Douze Apôtres ne contient pas de clauses confidentielles et toutes les "vérités de précepte" qui en sont sorties par la suite s'imposent à tous, ouvertement. Elles sont les mêmes pour les savants et pour les humbles. Les humbles semblent même n'être pas les plus mal partagés, puisqu'il est écrit : "Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que vous avez caché ces choses aux puissants et aux sages et de ce que vous les avez révélées aux humbles." La Religion de Notre-Seigneur ne craint donc pas la publicité, la divulgation, le prosélytisme

lui est recommandé : "Allez, enseignez toutes les Nations..."  
"... Prêchez à temps et à contre-temps..."

Mais une recommandation de sens contraire lui est également faite, aussi universellement connue que les précédentes : "Nolite dare sanctum canibus..." Math VII-6 - "Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens et ne jetez point vos perles devant les porceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se retournant, ils ne vous déchirent." Que faut-il entendre par "sanctum" (ce qui est saint). Tous les commentateurs sont d'accord pour dire que ce sont les sacrements mais aussi les vérités évangéliques. Et que faut-il entendre par "chiens" et "porcs" : ce sont les hommes gravement indignes et surtout endurcis, ceux dont nous dirions aujourd'hui qu'ils ont dépassé la limite de réversibilité, qu'ils sont irrécupérables. Les chrétiens rendront compte des trésors redoutables dont ils ont la garde. Si l'Eglise ne craint pas les divulgations, elle craint les profanations. Mais peut-on donner à cette crainte et aux précautions qu'elle justifie le nom d'ésotérisme, même entendu au sens de procédé didactique ? Il faut bien reconnaître que ce n'est pas l'usage. Il s'agit plus tôt, en effet, d'une discipline que d'un secret.

Examinons, après cela, si un certain ésotérisme ne se glisserait pas dans les relations des fidèles avec la hiérarchie. Nous pouvons répondre d'emblée par la négative. Il n'existe pas de collège ésotérique dans l'Eglise catholique ce qui est facile à comprendre après les préceptes évangéliques que nous venons de citer. "Je n'ai pas enseigné en secret".

Il nous reste une zone à explorer, celui de la doctrine car elle présente des chapitres extrêmement difficiles à comprendre et dont l'intelligence semble réservée à une élite. Expliquons-nous sur ce point.

C'est un vieil adage que l'homme peut trouver Dieu dans trois livres :

- la Bible
- la Création,
- et lui-même (ce livre-là n'étant jamais fermé pour personne).

Or la Bible présente une foule d'OBSCURITES RELIGIEUSES. Beaucoup de ses Livres sont très difficiles à comprendre ou ne peuvent l'être que par des clercs extrêmement érudits : par exemple les "Prophètes", le Livre de Job, le "Cantique des Cantiques" dont l'exégèse est si épineuse, certains Psaumes, dont certains sont encore totalement incompréhensibles... etc... Ces obscurités, jointes à celles des Trois Grands Mystères (Trinité - Incarnation - Rédemption) constituent-elles un ésotérisme à proprement parler ? Sans doute, la Hiérarchie se réserve de fournir, de l'Ecriture Sainte, un commentaire autorisé, parce que l'interprétation des Livres Saints requiert absolument l'inspiration du Saint-Esprit, qui est donnée en vertu des Promesses d'Assistance. Mais ce commentaire interprétatif n'est pas tenu secret, bien au contraire, il est élaboré par l'Autorité Doctrinale, mais il ne reste pas son domaine réservé.

Le "Livre de la Création" pose un problème un peu plus subtil. La nature matérielle, en effet, est un manteau qui révèle l'existence de Dieu mais qui, en même temps, le dissimule. Elle est constituée par une grande quantité d'oeuvres distinctes dans lesquelles le Créateur a mis des ressemblances avec Lui et entre lesquelles Il a mis de l'harmonie. Elle est formée d'une succession de reflets décroissants que l'on appelle des symboles. Quand on parvient à remonter la chaîne des symboles, on peut deviner le modèle qui est à l'origine de tous. Dans le déroulement du temps, les oeuvres de Dieu se rappellent et s'annoncent les unes les autres. Le Symbolisme de la Création n'est pas un simple procédé d'enseignement utilisable par des poètes imaginatifs ou des docteurs habiles. Il tient à la nature des choses. Il est le résultat de l'harmonie que Dieu met entre les diverses parties de ses oeuvres.

Or ces correspondances, ces reflets, ces ajustements harmonieux sont difficiles à apercevoir ; ils sont les uns lumineux, les autres véritablement obscurs ; ils ne sont pas également saisissables par tout le monde. Mais la prospection du symbolisme de la nature n'est interdite à personne ; elle est même recommandée comme étant une des sources de la connaissance de Dieu. On ne peut donc pas dire qu'il y ait là un ésotérisme au sens courant du dictionnaire.

Nous pensons maintenant avoir répondu à la question que nous nous sommes posé : "Peut-on qualifier la doctrine chrétienne d'ésotérique, soit au sens étymologique, soit au sens courant." La réponse est négative. Certes, notre religion recèle les obscurités que Dieu a mises Lui-même dans le Livre de la Révélation et dans celui de la Création, mais il ne s'agit

- ni d'un ésotérisme de travestissement comme celui que l'on rencontre dans les congrégations initiatiques de la contre-Eglise.
- ni d'un ésotérisme délibérément introduit pour des raisons didactiques par un collègue sacerdotal.

---

De plus, la méditation des obscurités de l'Écriture et des symboles de la nature introduit l'âme dans les Mystères d'En-Haut, comme un exemple va nous le montrer : au moment de la Crucifixion, il se fit des ténèbres de la sixième à la neuvième heure et Notre-Seigneur expira à la neuvième heure. -Quelles sont donc les harmonies que ces précisions numériques veulent nous faire comprendre ? Le chiffre 6 est celui sous lequel Adam a été tiré du limon de la terre, le "Sixième Jour" ; or, au calvaire, Notre-Seigneur lave la faute du sixième jour avec le Précieux Sang. ; quant au chiffre 9 il est celui de la Sainte Trinité (3x3) ; ce chiffre 9 préside à la mort du "Fils de l'Homme" parce que "Nul ne peut voir Dieu et Vivre" - "Nunquam ait : Non poteris videre faciem meam ; non enim videbit ne homo et vivet." Exode XXXIII-20 (Tu ne pourras pas voir ma face car l'homme ne peut pas ne voir et vivre.)

Il y a dans ces deux chiffres, 6 et 9, des ténèbres de la Passion, un symbolisme d'une précision, d'une richesse et d'une majesté extraordinaire. Mais on n'est nullement forcé d'y adhérer, même d'y être sensible. Il n'y a pas là une vérité de précepte mais un supplément de conviction que certains saisissent et d'autres pas. Mais peut-on parler d'un ésotérisme ? Il n'aurait à coup sûr pas le contenu substantiel de celui des mystères "d'en-bas".

---

Si nous avons exposé si longtemps les données de ce problème de l'ésotérisme, c'est que les écrivains de la contre-Eglise multiplient les ouvrages sur "le symbolisme caché de la Religion Chrétienne". Citons en seulement trois pour nous limiter :

- de René Guénon :  
"Le Symbolisme de la Croix"  
"L'Esotérisme de Dante"
- de Julius Evola :  
" Le mystère du Graal"

Résumons ainsi leur raisonnement ; s'adressant aux chrétiens, ils leur disent en substance : "Vous avez rationalisé votre religion. Vous avez perdu le sens de vos symboles. Mais nous, nous les avons conservés. Ils sont contenus dans notre ESOTERISME. Nous pouvons vous les réapprendre. Venez les y redécouvrir." Faut-il répondre à cette invitation ? Certes pas. Car sans doute, nous retrouverions les symboles chrétiens dans l'ésotérisme de la contre-Eglise, mais revêtus d'un sens détourné, ambigu, apte à entretenir la confusion.

Nous avons tout ce qu'il nous faut sans changer de camp. Le patrimoine doctrinal de l'Eglise contient déjà de surabondantes méditations sur les difficultés de l'Ecriture et sur les symboles de la Création. Le Trésor n'est pas caché ; tous les baptisés y ont accès.

#### VIII. Les difficultés de la Kabbale.

---

La synagogue des Juifs, comme l'est maintenant l'Eglise des Gentils, était autrefois gardienne de l'ECRITURE et de la TRADITION.

L'Ecriture s'est conservée dans une fidélité parfaite ; on ne peut pas dénier aux Juifs le respect scrupuleux de la "lettre".

Mais la Tradition, ou Kabbale, a été profondément polluée. Notre-Seigneur reprochait souvent cette dégradation aux prêtres ; un seul exemple nous suffira ici, mais il y en aurait bien d'autres : "Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de VOTRE TRADITION." Math XV 2-3

La Tradition contenait à l'origine des textes vénérables dans lesquels on avait reconnu des vestiges de Révélation divine, mais qui n'avaient pas été incorporés, pour une raison ou pour une autre, aux recueils canoniques ; on y trouvait des récits historiques, des prières, des écrits mystiques, des compilations jurisprudentielles dont certains jugements rendus par Moïse lui-même. Il est sûr que cette réserve documentaire serait précieuse, aujourd'hui encore, si on pouvait la reconnaître au milieu du reste.

Mais la Tradition s'est surchargée et amplifiée démesurément par la suite, incorporant des légendes et des commentaires où se sont glissées des notions païennes et des données mystiques incontrôlées.

Et tout cela s'est transmis en bloc, le bon comme le mauvais en vrac, sous le nom de Kabbale. Les traces de Révélation y sont désormais noyées dans une littérature toute humaine et d'ailleurs exubérante. On comprend la méfiance a priori qu'elle a inspirée aux gens d'Eglise et aux défenseurs de l'ordre.

Néanmoins faut-il repousser en bloc et sans examens la TRADITION religieuse des Juifs contenue dans la KABBALE ? Ou bien est-il possible, au moins en principe, d'en extraire les éléments authentiques s'il s'en trouve ?

Quelques penseurs d'origine chrétienne, surtout au XVI<sup>e</sup> siècle, ont essayé d'isoler de cette masse les éléments authentiques qui y figurent dès l'origine et de reconstituer une "Kabbale chrétienne". Ces tentatives, sur les quelles il faudra revenir, furent décevantes. Elles englobaient dans leur reconstitution des données issues du paganisme, du panthéisme et de la fausse mystique. Depuis, la Kabbale figure, avec la Gnose, dans le grand réservoir d'alimentation des doctrines maçonniques.

Ces exemples confirment la difficulté d'opérer cette discrimination. Bien que la Kabbale contienne des restes d'authentique tradition, la méfiance classique à son égard est parfaitement justifiée.

Il n'en est pas moins vrai que cette discrimination se révélerait tout-à-fait souhaitable dans l'hypothèse de la conversion des Juifs que Saint Paul nous laisse espérer avant la fin des temps.

#### CONCLUSION

---

Ce rapport préliminaire n'a fait qu'énumérer des problèmes, esquisser des méthodes, annoncer des études plus approfondies. Nous voilà donc amenés à fréquenter la terrible zone de contact

entre les deux armées ennemies, entre les deux "postérités". C'est là que, par un travail de clarification, nous voudrions éventer les ruses de l'adversaire, persévérant ainsi dans la ligne tracée par Saint Paul quand il écrivait aux Corinthiens : " Ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers astucieux qui se déguisent en apôtres du Christ. Et ne vous en étonnez pas, car Satan lui-même se travestit en ange de lumière." II Cor. 13-14

Nous ne sommes pas les premiers et ceux qui nous ont précédés nous ont laissé des méthodes d'investigation qui ont fait leurs preuves. Il faudra cependant y rajouter quelques règles en rapport avec la phase du combat où nous sommes.

L'armée ennemie a d'abord entamé la société civile : c'est sur ce théâtre d'opérations que nos devanciers ont eu surtout à combattre. Les critères relatifs aux formes des organismes subversifs leur ont suffi ; ils les identifiaient à leurs apparences extérieures et c'était déjà très bien. Observait-on des traces d'initiation ou de Kabbale, et d'emblée l'organisme examiné était réputé malade. Il faut reconnaître qu'avec ces critères, ils n'ont pas commis de graves erreurs d'appréciation, dans le combat plutôt politique qu'ils ont eu à mener.

Aujourd'hui, la "contre-Eglise" a envahi la société religieuse et travaille à confondre ses doctrines et ses organes avec ceux de l'Eglise ; il s'est formé une inextricable mêlée. Si notre ambition est d'éclairer le champ de bataille en éventant les pièges et les travestissements, il nous faut des règles de discrimination allant plus à l'essence qu'à la forme des choses (puisque les formes tendent à se confondre).

Concernant l'initiation, que dirons-nous ? Si nous récusons toute forme d'initiation, nous refusons, du même coup, de reconnaître le caractère, pourtant incontestablement initiatique des trois Sacrements de l'Eglise qui impriment un caractère dans l'âme : le Baptême, la Confirmation et l'Ordre. Que dirons-nous donc pour distinguer les bonnes initiations d'avec les mauvaises ? Nous demanderons : à quel mystère l'initiation donne-t-elle accès ? Est-ce aux mystères d'En-Haut ou aux mystères d'En-Bas ? - Critère non plus formel mais essentiel.

Concernant l'ésotérisme, que dirons-nous encore ? Ce qui est répréhensible, ce n'est pas de cacher quelque chose (St Joseph a bien caché la naissance miraculeuse de Jésus, rendant ainsi possible notre Rédemption) mais de cacher le mal : c'est précisément ce que fait la contre-Eglise dont le trésor ésotérique est le démon, il s'y dissimule sous un enseignement confus. - Au contraire le Trésor ésotérique de l'Eglise, c'est Jésus, caché dans la Ste Eucharistie comme aussi dans les obscurités religieuses de l'Ecriture ; de même la Création est le symbole ou plus exactement l'écrin dans lequel est enfermé un joyaux, le Verbe Incarné.

Quant à la Kabbale, elle ne saurait être rejetée en entier ; il faut que la bonne tradition patriarcale et mosaïque en soit extraite ; ce travail deviendra particulièrement nécessaire le jour où, conformément aux prédictions de Saint-Paul, les Juifs (tout au moins en partie) se convertiront ; ils devront reprendre possession de cette fraction du patrimoine restée si longtemps enfouie.

J.V.

VIGNER